BIBL.
DE
L'UNIVERSITÉ
MS.
1262

16°10.

189.2.22.

tt a la fin de ce Recueil il y a trois lettres de la Mere Angelique de S.t Jean a M.r Hermand Chanoine de Beauvais, et deux Lettres a une Demoiselle qui pensoit depuis long tems a être Religieuse a Port-Roïal.

M. S. t. IV. 46.

Les Lettres de la Mere Angelique de Saint Jean

rangés par ordre de datte a commencer (au nombre de 40) a la fin de 1660 jusqu'a la fin de 1683 aa Mademoiselle de Bagnolz.

tt Lettre 1re

Qu'une personne qui se tient en la presence de Dieu trouve par tout la lumiere; que rien ne faicombre a la lumiere de Dieu que quelque affection humaine et terrestre; qu'il faut se contenter de la lumiere que nous trouvons dans le lieu ou nous sommes et ce que Dieu y a mis pour nous.

Encore que j'aye deja apris de vos nouvelles, c'est à dire de celles de vôtre santé et de vôtre abord, qui a paru aussi bon que je le desirois, il me tarde, ma chere enfant, que je n'en apprenne de vous même qui me pouvez seule découvrir ce qui se passe dans vôtre cœur; car je puis dire que j'aime la beauté de la maison de Dieu, et de la demeure, qu'il a luy-même choisie pour y estre glorifié; de sorte que j'aurois peine d'y voir

BIBLIOT. UNIVER. PARIS
MONTPELLIER
BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCE.

quelque chose que la tristesse
eust rendu plus sombre et plus
obscur que de coûtume, et que
tout n'y fût pas clair et écla-
tant par la lumière qu'y répand
la présence de l'agneau, qu'une
personne en l'état où vous-
estes, doit suivre par tout où
il va, et par tout où elle
même peut aller sans que
le changement des lieux —
l'éloigne de son Soleil qu'elle
porte dans son cœur, et qui ain-
si luy est toûjours également
proche en quelque lieu qu'elle
puisse estre. Si quelque chose
luy peut faire ombre, ce seroit
assurément, non pas les objets
extérieurs qui nous environ-
-nent, mais bien l'interpoli-
-tion de quelque affection encore
un peu humaine et terrestre
qui ayant sa place dans nôtre

cœur

caur y pourroit bien quelque-
=fois causer quelque obscurcisse-
=ment et arrêter les rayons de
cette lumière divine qui veut
trouver l'ame toute pure et
toute dégagée. Peut estre que
j'auray pû vous causer
quelque fois de tes ombres qui
en certains temps peuvent
estre utiles aux personnes
foibles et malades qui ne sau-
=roient porter ni la lumiere
ni l'ardeur du soleil; mais
après la grace que Dieu vous
a faite qui vous a guerie de
cette langueur, il faut que
vous fuyez l'ombre et que
vous cherchiez le jour comme
une veritable fille de lumiere.
C'est pourquoy nous ne serons
plus à vôtre égard une colonne
de nuée pendant le jour, mais
nous deviendrons une colonne
de feu pour vous conduire, si

vous en avez besoin, durant
la nuit; car la nuit et le jour
se succedent aussi bien dans
le monde nouveau que dans
celui où nous vivons, de sorte
qu'après les temps où Dieu
se fait sentir plus proche,
comme vous l'éprouvez à
cette heure, il en vient d'au-
:tres où il se cache, et où pour
le chercher, nous avons besoin
d'emprunter une autre lumi-
:ere extérieure pour nous —
aider à retrouver celle, qui —
s'est éclypsée dans nous mê-
:mes. Mais pour ces occasi-
:ons il ne faut pas aller —
chercher de l'huile bien loin
pour entretenir nos lampes
durant cette nuit, il faut
en trouver dans nos propres
vaisseaux, c'est à dire, se con-
:tenter de celle que nous trou-
:vons

:vous dans le lieu où nous som:
:mes et que Dieu y a mise
pour nous. Si nous nous ima:
:ginons en devoir chercher
ailleurs, nous y serons trom:
:pés, et pendant que vôtre
esprit s'occupera à desirer
ces secours éloignés, J. C.
passera et nous ne le trouve:
:rons plus, et peut estre mê:
:me que pensant retourner
après luy et le prier, il ne
nous écoutera plus, et que la
porte sera fermée. Je ne
vous applique pas tout cela,
ma chere enfant, je m'assu:
:re que vous n'en avez pas
besoin, et Dieu a mis des
sentiments dans vôtre cœur,
qui vous éloignent sans doute
bien fort de cette erreur qui
seroit trop grande pour une
personne instruite comme vous

l'estes, c'est plutost pour
vous faire voir le péril, dont
Dieu vous retire, que pour-
vous le faire craindre. Il
faut finir, je ne pensois vous
dire qu'un mot. Bon soir, ma
chere fille, je suis tout autant
à vous là, comme icy, que
cela vous contente pleinem.t
Voulez-vous bien saluer pour
moy Ma S. N. et luy dire que
je me rejouis déja des fruits
que j'espere de son travail, -
parce qu'elle l'employera sur
une bonne terre, où Dieu par
avance a donné sa benediction.
Ainsi je n'ose dire que j'ay
plantè, je sçay qu'elle arrosera
et j'espere que Dieu donnera
l'accroissement. Tous les billets
que nous tirons nous le promet-
tent: En voici deux d'hier et
d'aujourd'hui que je vous envoye
et que vous mediterez.

Lettre 2.

Lettre 2.

Le 8. may 1661.

Je pense que vous vous plaignez peut estre de moi, et je me voudrois de même plaindre de vous de ce que vous nous laissez dans l'ennui de ne point savoir de vos nouvelles, et que vous nous en auriez pû dire, puis qu'il n'est pas que M. N. ou quelqu'autre ne vous ait vûe depuis que vous nous avez quittée. C'est une dure parole et elle me blesse moi-même en la disant. Car en effet on vous a arrachée et il n'est pas vray de dire que vous nous ayez quittée; le cœur ne quitte que ce qu'il cesse d'aimer, et l'on n'est pas veritablement separé quand on ne l'est que de corps et que les esprits demeurent unis par

les liens d'une amitié plus
forte que celle qui n'est que
naturelle, puisque la nôtre
qui n'avoit que Dieu pour
objet devoit porter le nom
de charité, et ne pouvoit déchoir
tant que vous et nous demeu-
rerons attachées à Dieu. C'est
sur ce point qu'il faut estre
forte et ne se pas laisser
aller dans un abbatement
que je crains plus pour vous
qu'aucune autre tentation.
Ne savez-vous pas, M. ch. S.
ce que vous dites tous les jours
à Complies, qu'il y a à crain-
dre dans la vie présente les
fléches qui volent le jour, les
phantômes qui marchent dans
les tenebres, et un demon qui
est appellé le demon du midi.
N'est-ce pas à dire que selon
les temps il y a des tentations

plus

plus à craindre en une occasi-
on qu'en une autre. Si le jour
marque un temps favorable
et où l'on vit sans crainte, il
se faut garder de la négligence
qui est ordinaire dans cet état,
lorsqu'on ne veille pas sur
soy. mais si la nuit est la
figure de l'affliction, il se
faut tenir averti de ce phan-
tome des vaines appréhensions
et d'une tristesse qui accablent
l'esprit, afin qu'on se fortifie
pour n'en avoir pas de peur,
parcequ'il ne fait du mal qu'à
ceux qui le craignent, et qu'une
ame qui a de la foy, le fait
disparoître dès aussitost qu'elle
l'arme du signe de la croix con-
tre lui, en se souvenant qu'es-
tant disciple d'un Dieu crucifié,
elle ne doit pas s'abatre de
ce qu'elle rencontre des occasions

de souffrir et de mourir à elle
même tous les jours pour
l'amour de luy. Au nom
de Dieu soyez bien forte dans
ce sentimens là, et n'oubliez
pas vôtre devise: In Deo meo
transgrediar murum. Nous
ne savions pas ni vous ni moy
ce qu'elle vouloit dire quand
elle vous arriva par sort; -
mais l'occasion présente vous
l'explique et vous l'entendrez
fort bien quand vous la medi-
terez devant Dieu. Car elle
vous assure qu'il n'y a point
de difficultés que la foy ne
surmonte quand elle est -
appuyée d'une ferme confiance
en Dieu. Vous ne douterez pas
que nous ne prions pour vous
sans cesse, M. ch. S. Il en est
encore sorti d'ici huit depuis

vous

vous, toutes Postulantes. Ma
S.r N. en est une, jugez de
sa douleur, elle qui estoit venue
à prendre l'habit il y a si long-
:temps. Tout le temps n'est
rien, ni ce qui s'y passe. Il
ne faut aimer ou craindre
que l'éternité. Embrasser
bien pour moy, je vous suplie,
tous nos chers enfans, et
leur dites que je les suplie
qu'elles prient Dieu pour
nous. Nous n'avons a faire
de luy, et leur innocence a
sans doute du pouvoir pour
nous obtenir sa misericorde.
Je ne vous puis quitter, et
cependant j'en quitte d'autres
qui m'attendent à la conférence.
adieu, Ma ch. S.r, tout le
monde vous salue, et cela est
si général, que je ne puis par-
:ticulariser personne que nos
Meres qui sont les vôtres, et

qui ont plus de tendresse pour
vous, que n'en sauroient avoir
les meres qui aiment le plus
leurs enfans. Quoique je ne
sois que vôtre nourrice, je ne
laisse pas de vous assurer
que je n'en ay pas moins
qu'elles, et l'expérience
prouvera bien ce que j'en dis,
puisque l'on voit tous les jours
des nourrices plus attachées
aux enfans qu'elles nourris-
:sent que leurs propres meres.
Il n'y a de différence entre
elles et moy, sinon que je vous
ay nourrie douze ans, et qu'elles
ne les nourrissent que deux.
Mais je ne sçai à quoi je pense
en vous disant cela, il semble
que ce soit encore vous vouloir
donner du lait, et vous n'en
devez plus avoir besoin, puis-
que Dieu vous juge capable de la
viande

viande solide en vous servant par cette séparation de ce que vous avez peut estre aimé avec un peu trop d'attache. Je me rejouis de vous voir croître, et si vous m'en pouvez asseurer davantage par les bonnes nouvelles que j'attends de vous, ce sera la plus sensible consolation qui me puisse arriver dans nôtre affliction présente. adieu encore une fois, m. ch. f.

Lettre 3.

Ce 14. May 1661.

Je ne veux pas laisser perdre cette occasion de vous écrire et neanmoins je suis présentement assez incapable de le faire, et si mes larmes pouvoient marquer sur le papier, je n'aurois que faire d'encre pour vous mander ce qui se

passe, de même que vous n'au-
:riez point besoin que je vous
l'apprisse, si vous pouviez
entendre du lieu où vous estes
des cris et des larmes qui mon-
:tent jusqu'au ciel, et qui ne
seront pas sans effet devant
Dieu, puisque le Prophète
nous assure : non est oblitus
clamorem pauperum. Je le
supplie et l'en conjure de
tout mon cœur, qu'ils n'obti-
:ennent que ce qu'ils demandent
qui n'est pas la vengeance,
mais la conversion de ceux qui
sont les premiers auteurs d'une
persécution si injuste et que
sa bonté pardonne à un Prin-
ce qui n'agit que par zèle —
ce qu'on luy fait faire sans —
qu'il y pense. Je viens d'estre
frapée en datant cette lettre

de

devoit qu'il est aujourd'huy le
jour qu'il commence de regner:
et la premiere année qu'il
commence à s'apliquer par lui
même au gouvernement de
son Etat. Jugez si ceux, qui le
poussent à exercer de telles
violences que d'arracher des
autels des Vierges qui avoient
déja dit à Dieu au monde, et
qui s'estoient renfermées
dans le secret de la face de
Dieu pour y estre à couvert
du trouble des hommes, ne
sont pas les plus grands en-
nemis qu'il puisse avoir, puis-
qu'ils travaillent à allumer
contre luy la colere d'un Dieu
jaloux à qui on ravit les épou-
ses, si les larmes si innocentes
de ses pures victimes n'en
éteignent l'embrasement;

puis qu'elles ne luy demandent
autre chose et nous avec elles,
sinon qu'il pardonne a ceux
qui les affligent et qui assure-
=ment en le fésant ne sçavent
pas ce qu'ils font. Je sçavois
bien que je n'estois gueres en
état d'écrire, comme nous le
fésons d'ordinaire, c'est à dire
en ne disant que ce qui est
utile à celles à qui on parle —
sans s'étendre pour sa propre
satisfaction, et je parle icy en
l'air sans vous dire ce qui se
passe, mais vous le compre-
=nez assez et vous n'aurez
pas peine à excuser en quel-
que chose ma douleur, quand
je vous diray que je viens d'accom-
=pagner à la porte sept novices
qui auroient plûtost souhaité
de mourir que de repasser cette
porte

porte que l'Eglise leur avoit fermée, comme Dieu ferma la mer autrefois aux Israëlites après les avoir tirés de l'Egypte pour leur ôter la pensée d'y retourner. Si vous vous pouvez imaginer quelque chose capable de faire fendre le cœur, imaginez-vous que c'est la douleur de ces filles et la nôtre à cette séparation, mais j'ay tort de vous attendre sur un sujet où vous n'este que trop sensible. Ce n'est pas assez de ces sept pour un jour, il y a encore huit Postulantes, c'est à dire, tout ce qui en restoit, qui les accompagnent. Ainsi voilà le troupeau de J. C. dispersé et vôtre prophétie vérifiée. Car le Pasteur a esté frapé. avant que de faire cette execu-

tion, et s'il ne s'estoit trouvé
déja absent, le Roy luy auroit
marqué le lieu de sa retraite;
mais on n'a pas besoin d'y
contraindre un homme qui —
n'est arrêté que par violence
hors de la solitude et qui depuis
tant d'années se console dans
l'accablement des soins que
l'ordre de Dieu et sa Charité
luy fait prendre pour nous
toutes; de cette esperance,
qu'il a toûjours eue que la
tempeste d'une persecution
luy feroit trouver en pleine
mer le repos qu'il n'avoit pû
rencontrer dans le port. Quand
à nous, Ma ch. S. nous voilà
exposées sans pilotes aux vents
et à l'orage, nôtre consolation
est que J. C. est au milieu de
nous par sa Charité et par

l'amour

l'amour de sa vérité. Il fait semblant de dormir, il se reveille-ra quand il sera tems, et nous tâchons seulement de nous tenir fermes dans la confiance en sa protection, afin qu'il n'ait pas sujet de nous reprocher nôtre timidité, si nous commencions à craindre autre chose que de luy déplaire. Faites-en de même, je vous en conjure, et priez pour nous avec autant d'ardeur que nous le fesons pour vous; et puisque vous trouvez où vous estes des personnes qui sont touchées d'une compassion chrétienne pour un traittement si nouveau qu'on fait souffrir dans l'Eglise à ses propres enfans, procurez-nous, je vous en conjure, la continuation de leur charité

et de leurs prières, dont nous avons besoin en toutes manières. J'hesite à vous dire tous les sujets de nôtre douleur — depeur de vous accabler trop tout à la fois, et vous voudrez neanmoins tout savoir. Nous avons pensé perdre la M. A. depuis trois jours, et nous vîmes l'heure la nuit qu'elle alloit mourir entre nos bras, on la confessa à minuit, et sans un peu de soulagement qu'elle eut au bout d'une heure, on luy auroit donné tous les sacremens. Je ne vous dis pas la cause de son mal qui n'estoit qu'un épuisement d'esprit et une oppression violente qui la saisit tout d'un coup. Une personne de soixante et dix ans affoiblie comme elle,

qui

qui ne dort point, qui ne peut user de nourriture solide, et qui voit tout ce qui se passe, a plus besoin d'un miracle pour vivre que d'un accident pour mourir. Elle est toujours mal, quoique le plus grand étouffement n'ait pas continué, car elle en a toujours et la cause subsiste au dedans et au dehors. Dieu a soutenu nôtre mere jusqu'à présent, mais elle commence à n'en pouvoir plus. Mandez nous aussi fidellement de vos nouvelles, ma chere enfant, que je vous dis icy toutes les nôtres. Je salue mille fois t. k. Mlle L. à qui je crois écrire quand je vous écris sur des sujets, où je sçay que vous prenez toutes deux un interest égal. J'embrasse aussi mes deux petites et vous demande à toutes

très-humblement vos prières.

Lettre 4.

Ce 19. May 661.

Je viens d'apprendre, ma très-chere Sœur, que Mlle N. est malade, et ne pouvant — m'empêcher d'en estre en peine, je m'adresse à vous que je suis assurée qui me ferez de bon cœur le plaisir de m'en mander des nouvelles, afinque j'en puisse dire à — toutes celles qui s'y intéressent par affection comme moy. Je m'attends que vous me ferez la grace toute entiere et que vous m'en manderez aussi des vôtres, dont il m'ennuye un peu de ne point entendre, dès que cela est plus long que de coutume. Mais n'ayez pas

d'égard

d'égard à ma curiosité si vous
ne voulez. Il est un temps
pour nous d'apprendre à nous
détacher de tout. Et que nous
serons heureuses si par là nous
pouvons devenir de véritables
disciples de J. C. qui n'apprend
que cette leçon à tous ceux qui
le veulent suivre, qu'il faut
qu'ils renoncent à tout, qu'ils
se renoncent eux-mêmes; —
qu'ils portent leur croix, qu'ils
le suivent! Ne nous souhai-
-tez que cela, Ma très-chere,
ne demandez à Dieu pour
nous que la grace de lui
estre fidelle, et ne vous affli-
-gez de rien de ce qui nous arri-
-ve, quand nous n'avons
rien fait qui l'offense. Nos
nouvelles sont si publiques
que ce seroit une chose —

inutile de vous les mander,
puisque nous sommes faites
présentement un spectacle
au monde et à Dieu même.
C'est à luy que nous devons
tâcher de plaire et que nous
le voulons faire de tout nôtre
cœur avec sa grace qu'il ne
donne qu'aux humbles. C'est
pourquoy on nous traitte
favorablement de nous humi-
lier, et il n'y a que trop de
sujett qui nous le font meri-
ter devant Dieu, encore que
nous ne fussions pas coupa-
bles devant les hommes. Nous
n'avons besoin que d'estre
soutenües des prieres des per-
sonnes qui sont à Dieu et je
vous demande non seulement
les vôtres, et celles de nos chers
enfans, qui ne nous les sçau-
roient refuser; mais encore que

vous

vous nous en procuriez des
personnes à avec qui vous
estes; qui ne les voudroient pas
refuser à une personne qui y
a tant de confiance, et qui se
sent en avoir un si grand besoin.
Bon soir donc, ma très-chere
sœur. La M. A. vous embrasse
elle est fort foible et souvent
en état que nous craignons extré-
:mement de ne la pouvoir —
guerer garder. mais Dieu
la soûtient et son esprit
n'est pas moins vigoureux
dans l'affoiblissement de
son corps.

J'espere que M. n'est-
pas si mal qu'elle ne puisse
voir icy les assurances de ma
tendresse et de la joye que
j'aurois d'estre capable de la
servir. Dites luy qu'elle se
doit estimer trop heureuse
de ce qu'ayant Dieu dans le
cœur par l'amour qu'elle luy

porte, tous les maux se chan:
=geront en biens pour elle et
contribueront à la faire avan:
=cer toûjours vers la fin si heu:
reuse qu'elle s'est proposée
et où l'on arrive par toutes
sortes de chemins, quand on
ne change point de volonté
et d'amour.

Lettre 5.

Ce Dimanche 5. Juin 661.

Je veux croire pour me consо:
=ler de ne vous avoir point man:
=dé de nouvelles depuis deux
jours, que vous aurez bien jugé
que c'estoit à dire qu'il y avoit
quelque amendement. Car
le mal ne pouvoit empirer
que vous ne l'eussiez trop
=tost sçu. mais, grace à Dieu,
depuis avant hier, il y a sujet
d'esperer que Dieu aura pitié

de

de nôtre affliction et de nos
larmes. C'est une esperance
mêlée de beaucoup de crainte
neanmoins, le mal qui est
grand et le sujet qui est foible
ayant besoin que Dieu agisse
puissamment pour soûtenir
une nature qui n'en peut
plus. Je ne doute pas, ma
très-chere, que vous n'y con-
=tribuiez tout ce que vous pour-
=rez par vos prières et je
vous en supplie de tout-
mon cœur, aussi bien que de
conjurer vos bonnes meres
de nous continuer leur cha-
=rité devant Dieu. J'ay été
bien surprise d'avoir appris
que M. vous a quittée depuis
deux jours, on me le dit hier,
et M. M. l'a menée à
Dampierre où je croi qu'elle
se trouvera un peu étonnée

ne pouvant pas trouver dans
le monde l'exemple, le règle-
ment et le calme qu'elle
avoit au lieu d'où elle sort,
qui est assurement bien ~~Dux~~
avantageux et bien doux pour
une personne qui pense à
Dieu et qui ne veut point
prendre de part au monde
ou on n'a dit aussi, mais je ne
tiens pas cette nouvelle si
assurée que dans huit jours
vous prendrez peut estre la
même resolution, si Dieu ne
vous en donne une meilleure.
Je ne vous dis rien la dessus;
vous savez que c'est à quoy
nous devons moins prendre
part qu'à prévenir le mouve-
:ment de Dieu dans les ames,
c'est à luy qu'elles apparti-
:ennent, et il n'y a que son
esprit qui les puisse déterми-
:ner dans le choix d'une si sainte

vocation

vocation, parcequ'il n'y a que
luy qui les puisse soutenir et
fortifier dans l'execution d'un
si excellent dessein et que
s'il n'en met luy-même les
fondemens dans le cœur, tout
ce qu'on bâtiroit sur le sable
des persecutions humaines
ne seroit qu'un édifice ruï-
neux qui tomberoit par terre
dans les premieres tentaõns.
mais ce que vous estes assuré-
ement fort obligée de faire
est d'exposer vôtre cœur à
Dieu et de le dégager de toute
attache, de toute considéraõn
humaine, de toute recherche
de satisfaction sensible, et
d'écouter dans ce silence inté-
rieur ce que le S.t Esprit dira
à vôtre ame. car il se rend
toûjours intelligible à ceux
qui l'attendent et qui l'écou-
tent, et son langage divin se fait

entendre de tout le monde, —
comme nous le voyons dans
l'Histoire de la feste d'aujour-
d'huy. Quand vous aurez agi
de la sorte, ma très-chere
sœur, je n'auray point de
regret, quelque resolution que
vous preniez, parceque j'espe-
reray que Dieu en benira les
suites, et si mes prieres vous
y peuvent servir, je vous les
assure déja, n'ayant rien plus
à cœur que de vous voir fidelle
à suivre Dieu avec soumission,
quelque part qu'il vous appelle,
puisque sa volonté est nôtre
sanctification. C'est auprès
de nôtre malade que je trouve
le temps de vous écrire aujour-
d'huy, et ces jours passez au
contraire il m'a esté impos-
sible de le dérober quoique —
j'eusse effectivement commencé

cinq

cinq ou six lignes, dès avant hier que je fus contrainte de laisser là sans m'y pouvoir remettre. Vous m'obligerez tout de bon beaucoups de me dire de vos nouvelles, et si celle là qui est venue (je ne sçay par où) est vraye ou fausse. Car pour ne vous en point mentir, elle m'a surprise, et cõe je vous estime fort bien où vous estes, je ne croyois pas que vous eussions présentem[t]. aucune pensée d'en sortir. Je suis de toute mon affection et quoi qui arrive, ma très-chere enfant, toute à vous de tout mon cœur. vous le croyez bien; n'en doutez donc point. Je reçois vôtre lettre d'hier en achevant celle-cy et je trouve que j'ay répondu par avance à tout ce que vous me mandez, si ce n'est qu'il me reste à vous dire que je

n'ay pas oublié la devotion-
que vous avez à cette feste
et que je vous recommanderay
à nôtre mere.

Lettre 6.

Ce samedy 6. novembre 1661.

Je ne sçaurois que je ne vous
fasse part de toutes nos douleurs,
parceque nous n'avons plus
autre chose à partager avec
ceux qui nous aiment. Enfin,
mes très-chere Sœur, Dieu veut
deliver nôtre chere mere-
d'une vie d'affliction et d'amer-
:tume pour la faire entrer
dans son heureux repos, où on
n'arrive que par beaucoup
d'afflictions et de souffrances.
Je ne vous ose faire le tableau
des siennes. Je vous attendri-
:rois trop et moy aussi. Elle est
en état qu'elles vont bientôt
disparoître; et comme il y a
très-

très-grand sujet de se promettre de la miséricorde de Dieu, qu'elles luy auront accourci le chemin qui conduit à luy, quand elle se verra en assurance dans son sein, j'espere qu'elle regardera de là nos périls et qu'elle aura pitié par sa charité qui a toûjours esté si grande, de l'état où elle laisse tous ses enfans. Vous estes de ce nombre, ma très-chere enfant, et je me tiens assurée qu'elle ne vous oubliera pas. Prions ensemble pour elle et pour nous-mêmes, et obtenez-nous de la bonté de nos R des mercy, qu'elle offrent à Dieu une maison si affligée. Il nous traitte en fortes, quoique nous ne soyons que foiblesse, parcequ'il sçait qu'il est luy-même nôtre ~~foiblesse~~ force, et ainsi il nous envoye

tout à la fois, car laissant à
part ce qu'il nous fait souffrir
de la part des hommes, dont
je ne veux pas parler dans
ce même temps. M. R. est
à l'extrémité et vous juger
bien à quel point nous peut
estre sensible la perte d'une
personne qui en tant de
manières nous tenoit lieu de vray
Pere. Ces deux pertes sont
les suites de nos autres affli-
ctions. L'age et la foiblesse
de ces deux personnes n'ayant
pas pû porter le choc à quoy
de plus jeunes resistent, et
il a paru d'abord dans tous
les deux que leurs corps n'y
resisteroit pas, quelque effort
que fist l'esprit pour le sou-
tenir. mais Dieu par sa S.te
conduite abrége par cette voye
leurs souffrances en augmen-
tant la nôtre.

Lettre 7.

Lettre 7.

Ce 31. Aoust 1661.

Je ne sçay s'il y a trop de
seureté à vous écrire. C'est=
pourquoy afin de ne rien ha=
zarder et pour ne pas témoi=
gner que j'aye reçu de lettre
de vous, si vous ne voulez pas
qu'on le sçache, j'en écris
une bonne à tout le monde
qu'on vous donnera pour cher=
cher l'occasion de vous rendre
aussi celle-cy, par laquelle
je prétends répondre à la vô=
tre et satisfaire l'inquiétude
de mon esprit qui ne me donne
plus de repos depuis que je
vous sçay au lieu où vous estes,
tant je le trouve périlleux
à une personne sur tout
qui ne s'en défie pas assez.
Ce n'est point assez de voir
en général qu'il n'y a que folie

et amusement dans le monde.
La connoissance qu'une person-
:ne a eu de Dieu et de la véri-
:té en donne ce sentiment
d'abord. Mais, ma fille, il
n'arrive que trop souvent à
bien des personnes comme vous
ce qui arrive à ceux qui sortant
du grand jour et qui entrant
dans quelque lieu fort obscur,
que d'abord elles ne voyent
qu'une nuit qui leur fait peur
et n'osent où mettre leurs
pieds. Mais après quelque
temps les yeux s'accoûtument
et l'on y voit assez pour y
marcher. C'est ce que j'appré-
:hende sans cesse pour vous,
ma très-chere, et ce que je
crains que vous n'appréhen-
:diez pas assez. Car sur tout
il importe que vous ne fassiez

pas

pas un faux pas dans ce com-
:mencement, et que vous laissant
aller par un affoiblissement
volontaire à faire quelque
chose contre vôtre lumière,
à vous dérégler de vos exer-
:cices et à négliger la prière
et la mortification qui sont
les seules armes qui repous-
:sent les traits enflammés
que le Diable vous jette
de toutes parts au lieu où
vous estes, vous n'éloignez
de vous par cette lâcheté
celui qui seul vous soûtient
par sa présence et dans —
l'absence duquel il faut
nécessairement que vous —
tombiez. Ne pensez-vous
point, ma très chere sœur,
de quel prix est le trésor
que Dieu vous a mis entre
les mains, et que vous vous

estes engagée à luy conserver
sans aucune diminution. —
J'entends cette volonté si
ferme de n'estre jamais qu'à
luy et de luy garder vôtre
esprit, vôtre ame et vôtre
corps sans tache et dans
l'incorruption qu'il vous
a acquise par son sang. Si
vous y pensez bien, pensez
aussi que vous avez à passer
au milieu des armées enne-
mies, et que tout ce que vous
voyez, soit qu'il vous pa-
roisse ~~indifferent~~ agreable
ou non, qu'il vous paroisse
indifferent ou qu'il vous
paroisse mauvais, tout vous
est dangereux, si vous ne vous
en defiez et vôtre ennemi
se servira de toutes ces choses
pour vous amuser et vous
endormir, afin qu'il vous
ravisse

ravisse tout ou une partie de
ce pretieux dépost qui ne
subsiste que dans son integri-
té. Pour éviter ce malheur,
ma chere enfant, veillez
toujours et priez sans cesse.
Fuyez toute sorte de libertés,
même celles qui vous paroi-
sent sans conséquence; exé-
dez plûtost à estre trop
modeste et trop retenüe, -
que de vous mettre au hazard
d'y manquer le moins du
monde. Jmaginez-vous que
vous estes Religieuse, mais
que par occasion vous este
contrainte ~~dans~~ d'estre dans
le monde, afin que vous vous
y conduisiez à peu près de
la même sorte: Que les
hommes n'entrent jamais
dans vôtre Chambre quand
vous vous habillez ou ——

deshabillez, et que devant les
femmes mêmes vous soiez
aussi modeste que vous le
seriez icy ; Que vous soyez
grave dans toutes vos paroles,
et dans vôtre air quand
vous estes contrainte de par-
=lez à des hommes soit parens
ou autres, et ne prenez nulle-
=ment exemple sur la liberté
de la plûpart des filles, qui
n'en est pas plus excusable
ni moins dangereuse pour
estre passée en coûtume à
la plûpart. Si en cela vous
aviez peine à paroître sin-
=gulière et dans toutes les
autres choses où vous ne
devez pas vous conformer
au monde, souvenez-vous
que c'est vôtre bonheur de
n'estre point du monde,
mais d'estre de celles que
Dieu

Dieu a choisies du milieu du
monde pour les donner à son
fils, et mettre vôtre gloire
plûtost que d'en rougir, de
n'estre pas comme les
autres. Car enfin, ma très
chere sœur, il ne s'y faut
point tromper tous les ser-
viteurs de Dieu dans le mon-
de sont obligés de porter le
caractere de Dieu sur le
front qui les discerne des
autres, s'ils sont tous faits
comme les autres, s'ils vi-
vent et s'ils s'habillent
de même, s'ils passent leur
temps dans les mêmes amu-
sements, les mêmes desseins
et les mêmes occupations.
Il n'y a point à examiner
le fond de leurs cœurs. Car
c'est sur le front qu'ils de-
vroient porter la marque

qu'ils appartiennent à Dieu,
s'il estoit vray qu'ils y fussent.
Je vous appuye ceci, ma
chere enfant, dans l'inquié-
tude que je sens pour vous,
parceque je n'ignore pas
que ce sera de ce côté là -
que vous serez plus foible,
et qu'une petite vanité -
secrette fésant apprehender
le mépris du monde si on
ne fait pas comme les autres,
est ce qui pourra vous tenter
davantage avec l'inclination
naturelle qui porte assez
à la mollesse, à l'amusemt.
et à la curiosité. Que je
vous dirois de bon cœur avec
une grande foi: Courage,
ma fille, qui estes entrée
dans la milice de J.C. et qui
présentement estes appellée
au combat, rejettez les œuvres
de

de ténébres et revêtez-vous
des armes de lumière. Toutes
sortes de divertissemens et
de plaisirs sont des œuvres
de ténébres, puisque, selon
l'Ecriture, l'enchantement
des niaiseries du monde ob-
scurcit tout le bien qui est
dans l'ame et fait perdre
peu à peu les sentimens
que la lumière de l'esprit de
Dieu y avoit fait naître, et
les armes de lumière sont
tous les exercices de la piété
à quoy le christianisme et
nos obligations particulières
nous engagent. La vigilance
et la priere sont des armes
de lumière, qui nous défen-
dent des surprises d'un en-
nemi qui n'a jamais tant
d'avantage sur nous que quand
nous ne nous défions point

de luy. La mortification du corps et des sens est encore de ces armes de lumière qui repoussent les attaques de tous les faux plaisirs qui sont d'autant plus à craindre à une personne qui s'est peu exercée dans cette guerre spirituelle qu'elle n'a pas d'expérience des playes qu'on reçoit dans ce combat, et de la difficulté qu'il y a d'en guerir. Enfin l'humilité est la plus necessaire de ces armes pour vaincre le prince du monde qui ne domine que sur les enfans d'orgueil. — Conservez ces armes, revêtez vous-en et ne les ôtez jamais tant que vous serez sur terre dans une place si attaquée, où une seule surprise vous peut perdre

perdre dans ressource. Pardon-
nez ma longueur; soyez satis-
faite de mon Zéle et persua-
dée qu'il n'y a que l'amour
qui me fait parler.

Lettre 8.

Ce 15. Septembre 1672.

Comme il ne se peut rien
ajôuter à la maniére oblige-
ante, dont vous avez agi
envers nous, je vous avoue,
m^lle, qu'il y a long temps
que je n'ay eu une joye plus
sensible, parceque rien ne
m'en donne davantage que
de voir que vous vous portiez
à faire des actions ou de gari-
:té ou de pieté qui sont les
seules que Dieu recompense
et qui nous amassent des
trésors dans le ciel. Celle-cy

~~il~~ auroit pû n'estre que d'honnesteté et d'amitié, mais la maniére dont vous vous y estes conduite et ce que vous me faites l'honneur de me mander, me fait esperer qu'il y a plus que cela. Vous vous souvenez de vos dettes lorsque nous en contractons une avec vous. Et elles sont si grandes à l'égard de Dieu que pourvû que vous y pensiez souvent et que le terme est peut estre plus court que celuy que nous prenons pour nous acquitter, vous vous hâteriez sans doute de vous dégager et vous verriez que les amusemens de la vie du monde ne sauroient passer que pour une espéce de folie à une personne qui y perd tout le temps qu'elle devroit donner

donner à mettre ordre à de
si grandes affaires. Je ne sçaurois
m'empêcher que je ne vous
en dise toûjours un petit
mot, quand j'ay l'honneur de
vous parler, dans l'appréhen-
sion que personne ne vous
en parle et que vous n'y
pensiez guères. Nous y pen-
sons pour vous, mais nous
ne sçaurions payer pour vous,
jusqu'à ce que vous commen-
ciez à vous vouloir acquiter.
Car alors vous trouverez bien
des personnes qui tâcheroient
d'y contribuer. Je souhaitte
de tout mon cœur que la ga-
zette que vous venez de nous
faire, soit déja devant Dieu
une petite semence qui pro-
duise d'autres fruits de justice.
Je vous en rends, Mlle de
très-humbles graces, et vous

Suplie très-humblement de croire que personne ne sauroit estre plus à vous que je suis et que je seray toute ma vie.

Lettre 9.

Ce 20. May 1673.

J'aime à rencontrer en ce jour-cy une petite occasion qui me donne, Mr., sujet de vous écrire, parce qu'en vous suppliant d'avoir agreable que nous commencions de nous acquitter envers vous en attendant que nous puissions le faire entierement, je pouray prendre la liberté de vous dire que vous devez avoir le même soin de tascher peu à peu à vous acquitter de plus grandes dettes, dont vous estes redevable à Dieu. On ne s'aquite

pas

pas en oubliant que l'on est
fort chargé, et au contraire
plus on demeure dans cet ~~etat~~
oubli, plus on augmente le
compte qu'il faudra rendre
aussi bien ~~dans~~ de la patience
de Dieu que de nos péchés.
Car Dieu nous redemande:
:ra à proportion de ce qu'il
nous aura donné et c'est
nous donner beaucoup de
nous accorder le temps de
la pénitence et de nous
attendre par sa bonté. —
vous vous persuadez bien
que je m'assure, Mlle,
que je ne passe point de
feste de la Pentecôte sans
me souvenir de vous et qu'il
y a déja bien des années que
je me jette aux pieds de
vôtre seigneur et de vôtre
juge, pour luy dire de toute

l'affection de mon cœur : Lati:
entiam Sabe, et omnia reddet
tibi. Songez un peu, M.lle
à me dégager de cette pro:
messe en vous dégageant
vous même de la vôtre. Ce
seroit assez d'avoir une fois
renoncé au monde par vôtre
Baptême pour estre obligée à
ne le plus aimer, tout ce que
vous pouvez avoir ajoûté
à ce premier engagement
ne sauroit qu'il ne soit de
grand poids, de quelque ma:
:nière qu'on l'examine. Je
suis dans une telle précipi:
:tation que je ne puis pren:
:dre le temps de prouver —
davantage ce que je pourrois
dire la dessus, mais il seroit
superflu, car ce n'est pas
à moy à vous convaincre:
C'est le S.t Esprit qui a seul
ce

ce pouvoir, comme J.C. le dit,
C'est luy qui convaincra le
monde. Que vous seriez
heureuse, ma chere Sœur,
si enfin le S.t Esprit qui est
l'amour eternel avoit pû
convaincre et vaincre vôtre
cœur pour le persuader que
vous estes coupable de n'a-
voir point aimé un Dieu
qui vous a tant aimée et
qui vous attend encore,
afin que vous commenciez
à l'aimer. Je m'en vas le
prier plus que jamais qu'il
avance le temps de sa misé-
ricorde sur vous et qu'il différe
celui de sa justice. Car enfin
la vie se passe et nous con-
duit à l'une ou à l'autre.
Trouver tout bon d'une
personne qui est tout à vous
et qui ne peut moderer ses
sentimens quand elle envisage

vôtre péril.

Lettre 10.

Ce 27. aoust 1673.

Je ne reconnôitrois pas, ce
je dois, la bonté que vous
m'avez témoignée tout de
nouveau dans vôtre dernière
visite, si je n'y osois prendre
assez de confiance pour me
procurer l'honneur d'avoir
un peu plus de commerce
avec vous, qu'au temps —
passé. Il me semble, M.lle
que j'ay senti que vôtre
cœur se rapprochoit un peu,
je ne dis pas de nous seule-
ment (car ce nous seroit un
petit avantage) mais je
dis de Dieu, que l'on com-
mence à regarder, quand on
commence à comprendre
que l'on ne peut trouver de
véritable

véritable bonheur sors de luy.
Car l'homme a tellement
esté créé pour estre heureux
qu'aussitost qu'il croit sçavoir
où est son bonheur, il y aspi-
re, et s'il estoit libre, il s'y
attacheroit; mais lorsque
cet objet est invisible et
que les sens qui n'en sont
pas capables, goûtent
encore d'autres plaisirs,
ce sont des chaînes, qui
l'arrêtent et, si Dieu ne
nous fait la miséricorde
de les rompre, nôtre capti-
vité n'en devient que plus
dure, et nôtre lumière mê-
me nous condamne. Pour
éviter cela, M.lle, il faut
tâcher de s'accorder avec
la vérité qui est nôtre
adversaire, pendant que
nous sommes encore dans

le chemin, sans attendre le
jour qu'elle s'asseyera sur
son trône pour nous juger.
nous savons ce qu'elle de-
:mande de nous, ou si nous
ne le savons pas, il est né-
:cessaire de prendre du tems
pour s'en instruire, et en-
:suite de considérer ce que
nous aurons à luy répondre
sur tous les chefs, dont elle
peut nous accuser. Les occu-
:pations du monde ne doivent
pas nous détourner de cette
affaire, et comme la faveur
ne nous servira de rien pour
nous défendre quand sa
vérité nous jugera, il faut
aussi faire fort peu d'état
de ses soins et de ses juge-
:mens, les uns estant fort
inutiles et les autres fort
mépris ables quand il s'agit
d'une

d'une éternité'. Je souhaitte
plus que je ne vous le puis
dire que J.C. dise une fois
efficacement à vôtre cœur:
Ephheta. Car cette seule pa:
:rola qui est toute puissante
dans la bouche, feroit tout
d'un coup un grand mira:
:cle. Il genit avant que
d'en faire un semblable
dans l'Evangile, et je pen:
se que c'est ce que nous a:
:vons à faire pour vous l'ob:
:tenir, mais, ma ch. Sœur,
vous y pouvez contribuer
autre chose, et un des plus
puissans moyens pour meri:
:ter qu'il ouvre vôtre cœur
pour luy, c'est d'ouvrir la
main pour le soulagement
de ses membres. Je vous re-
ramentoüe cette obligation,
parce que c'est ce qui dépend

davantage de vous, et dont
vous ne pouvez vous excuser.
Je scay aussi que vous ne le
faites pas et que vous conve-
nez sincérement de cette
grande obligation. Permettez
moy donc que je vous informe
à vous-même si vous estes
dans la disposition de vous
en acquitter et si vous vou-
lez bien que je vous en offre
des occasions. J'en scay qui
sont de véritables charités
et de celles que des person-
nes comme vous qui avez
le pouvoir de les faire, doivent
plûtost embrasser. Je serois
ravie de vous en avoir l'obli-
gation, parceque c'est véri-
tablement mon intérest que
de vous voir faire de bonnes
œuvres, et qu'en ce sens vous
me donnez tout ce que vous

donnez

donnez à vôtre ame. vous vous souvenez bien, Mlle, que je vous parlay la derniere fois de ces bonnes Religieuses de la fidélité de Saumur à qui feu M. vôtre pere avoit destiné une somme de 15. mille livres si Dieu vous eust fait la grace de vous consacrer à luy. Ce qui étant vray en partie, puisque vous ne pensez point au mariage, il seroit assez juste de satisfaire aussi en partie à ce dessein de pieté et de charité de M. à vôtre pere, mais vous verrez que je ne vous en oserois tant demander. Je ne vous parle d'elles que dans l'occasion d'une nécessité pressante, où j'ay appris qu'elles sont présentement, parceque le

Roy leur demande cinq cent
livres, dont elles n'ont pas
le premier sou, estant tres
pauvres et véritablement
desintéressées ; ce qui fait
qu'elles meritent davan-
tage de sentir les effets de
la providence de Dieu qui
n'abandonne point ceux qui
y mettent leur confiance. Je
voudrois bien que vous vous
rendissiez en cette occasion
digne d'estre l'instrument
de sa grace envers ces pau-
vres filles. Et voilà le 1.er
article. J'en ay encore deux
à vous proposer. L'un d'une
pauvre Dame de qualité
fort âgée reduite par les
guerres dans une si extreme
necessité qu'elle seroit sans
habits et sur la paille, si
nous n'avions tâché depuis
trois

trois ans de luy procurer de petites assistances. mais ce que nous ne pouvons — faire, et qui luy procureroit son repos pour le reste de sa vie, qui ne peut pas estre bien longue ayant déja 75. ans, ce seroit de luy donner cinquante écus de pension pour pouvoir se mettre dans un convent où elle puisse se disposer à mourir et n'avoir plus de sollicitude pour la vie présente. La 3e. Charité est pour un pauvre — Etudiant de bonne famille qui auroit besoin d'une semblable pension encore deux ou trois ans pour — achever ses études. nous avons pris sa sœur qui n'a pas plus de bien que luy, et dont nous espérons faire une bonne Religieuse,

qui prieraBien pour vous
dont vous aver plus de besoin
que ces personnes n'ont besoin
de vous. ainsi, ma très-chere
sœur, si vous voulez bien
offrir cette triple aumône
en sacrifice à la sainte Tri:
nité, nous l'accompagne:
:rons de nos vœux et de
nôtre encens, et j'attendray
avec beaucoup de confiance
la benediction qu'il repandra
sur ces premices de vos bon:
:nes œuvres. Car j'ay lû dans
un Prophète que la raison
que Dieu dit à son peuple
de ce qu'il a fermé le ciel
sur eux et ne leur a point
envoyé sa pluye ~~de eux~~ —
et sa rosée, c'est parce qu'ils
ont fermé leur cœur à la
nécessité des pauvres. D'où
je conclus qu'aussitôt que
le

le vôtre sera ouvert à la misericor-
:de envers le prochain, Dieu le
remplira de graces et de bene-
:diction et moy de la plus grande
joye, dont je sois capable. Car je
nescay rien que je desire au
monde davantage que de vous
voir toute à Dieu; parceque
j'auray toute ma vie pour vous
le respect et la tendresse que
peut donner une parfaite ami-
tié.

Lettre 11.e

Le 11. juillet 1674.

Je ne puis laisser partir M.
N. sans lui donner ce billet,
qu'il vous rendra, quoique je
n'aye pas, M.lle, d'autre raison
de vous écrire que l'inclinaõn
qui me porte toûjours à vous
témoigner dans toutes les occa-
:sions qui s'en présentent com-
bien je suis occupée de ce que je
voudrois qui vous occupast davan-
tage. Toutes choses me rapellent
cette pensée, et un jugement de

Dieu terrible qui est arrivé depuis peu, et dont on parle peut-être dans Paris, donne encore une si grande horreur du monde, que l'on ne peut regarder qu'avec compassion les personnes que l'on aime, quand elles sont si proches d'un si grand embrasement. Il ne s'allume pas tout d'un coup, mais ce feu qui est le même que celuy de l'enfer ne se prend d'abord qu'à des choses qui ne paroissent pas criminelles, et neanmoins quand une passion telle quelle soit vient à posseder le cœur, elle bannit la charité qui est sa vie et le fait tomber dans la mort. Il importe peu laquelle ce soit des trois concupiscences qui regnent dans le monde, qui nous domine; celle des yeux nous peut tuer comme la premiere. En vérité, M.r, je vous aurois souhaitté à un sermon du P. des Mares que

nous

nous avons eu aujourd'huy. Il
nous a dépeint la misere de
l'homme et les effets de la grace
medecinale du Sauveur d'une
maniéra si vive et si claire, qu'il
estoit impossible de ne se pas
humilier et de ne pas esperer
en même temps, qui sont les
deux premieres dispositions qui
menent au salut. Je vous les
desire de tout mon cœur, Mlle,
parceque je ne croi rien de plus
grand et de plus heureux à vous
souhaitter que de vous voir deve-
:nir assez petite pour entrer
dans cette porte étroite où les
riches et les superbes ne peu-
roient passer, non plus qu'un
chameau par le trou d'une
aiguille, qui est une expression
si forte qu'il faut se la rapel-
:ler souvent pour comprendre
combien peu de personnes
se sauvent. Car la vérité mes-
me qui dans l'Evangile n'est

pas capable d'exageration, et c'est elle qui nous a voulu nous donner cette comparaison qui semble si disproportionnée, afin que l'on ne puist accuser d'excès ceux qui prêcheroient dans l'Eglise les efforts qu'il faut faire pour se reduire à l'état que demande cette voye si étroite et si peu frequentée. Je n'ay que cela à vous dire, et que je suis, M.lle, la personne du monde qui est le plus à vous.

Lettre 12.

Ce 10. Septembre 1675.

Ne me permettrez-vous point, M.lle, de vous demander la raison du changement, dont m'écrit vôtre fille, et s'il vient d'elle-même ou de vous. Il me semble qu'après les paroles que nous luy avions données il nous importe un peu de le savoir, parceque cela nous pourroit faire juger de son

esprit

esprit, j'entends de sa vocation,
s'il n'y avoit pas de fermeté
dans sa conduite; et d'un autre
côté, si c'est vous qui la retenez,
je ne puis, Mlle, m'empêcher
de vous suplier d'examiner
devant Dieu si vous avez de
quoy vous défendre devant luy
de retenir une personne,
qu'il appelle et à qui vous
aviez donné vôtre consentemt.
vous, Mlle qui vous devez à
lui vous même, et qui devriez
regarder comme une grace par-
ticuliere qu'il voulust recevoir
de vos mains une personne
en ôtage jusques à ce que vous
soyez en ~~estat~~ état de luy
rendre tout ce que vous luy
devez. Autrement je tremble
toûjours pour vous, Car dans
l'éternité de Dieu toutes
choses sont toûjours présentes
et celles qui s'éloignent de
nôtre esprit par la longueur
du tems et les distractions de

la vie subsistent de telle sorte devant luy, qu'au moment que nous entrerons nous-mêmes dans son éternité, nous y verrons, comme il les voit, nos promesses et nos infidélités plus présentes qu'à l'heure même que nous les avons faites; si une charité sincére n'a couvert et effacé les dernières et n'a accomply ou par effet ou par un desir véritable tout ce que nous devions à Dieu, et que nous estions engagées à luy rendre. Souffrez mon imprudence, Mlle et que j'usurpe à vôtre égard les sentimens et les paroles d'un Apôtre: Amulor enim vos Dei aemulatione; despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo. Si cette passion que je sens toujours pour vôtre salut me rend quelquefois indiscrete non seulement pardonner le

moy

moy, mais même sachez-moy gré de ce que je me fais violence pour me retenir plus souvent peut estre que je ne devrois. Vous plaindriez-vous si estant fort endormie dans une maison que je verrois tout en feu, je vous éveillois avec empressement et vous fésois effort pour vous contraindre de vous lever et de vous sauver par quelque endroit que ce pust estre, quand même ce seroit avec péril. Je voi celui où vous estes beaucoup plus à craindre. Car certainement le monde est une maison qui va périr, toutes les cupidités qui y réguent, sont un feu qui le consume, et tous ceux qui s'y attachent, mais un feu qui n'éteindra jamais puisque ce sera celui-là même qui brulera dans l'enfer les ames qui en auront esté consumées en cette vie, et que, cõe

le dit un Prophète : Leurs os y seront remplis éternellement des vices et des passions de leur jeunesse. Peut-on se fâcher que ceux qui ne dorment pas et qui voyent cet horrible embrasem.t crient de six lieues s'ils le peuvent pour reveiller des personnes qu'ils aiment comme eux mêmes et qu'ils apprehendent de perdre. J'ay bien plûtost à demander pardon à Dieu de tout ce que je ne fais pas assez pour y contribuer par ma pénitence, par mes larmes et par mes prières, qu'à craindre que vous ne m'accusiez d'en faire trop et d'user de termes excessifs quand je vous parle. Je vous assure que je voi le péril plus pressant que je ne vous l'exprime, et qu'il n'y a point d'endroit de l'Evangile où je ne lise des arrêts de condamnation contre

ce

le monde où se trouveront enve-
lopés tous ceux qui ne se hâteront
pas de s'en séparer, au moins
de ceux, qui est présentement
ce que je vous souhaitte. Car j'allois
oublier de vous dire qu'il m'avoit
passé dans l'esprit une pensée
qui me consoleroit si elle étoit
véritable, qui est si ce seroit -
que vous eussiez formé un -
dessein effectivement de
commencer à vivre comme
une personne qui ne veut
plus estre du monde et que
vous regardassiez pour ce
sujet comme un secours d'avoir
pour quelque tems avec vous
des filles qui sont dans le
même dessein. Plust à dieu
que ce fust ce sujet, je n'au-
rois plus à me plaindre que
d'une seule chose qui est de
ce que vous ne me faites pas
la grace de me le dire et que
vous differez ma joye, mais
encore vous pardonneray-je

cela de bon cœur, et je ne consolerois de ne l'pas savoir si tost, pourvû que la chose fust véritable. Je vous demande aussi que vous ayés la bonté de me pardonner tout le desordre et la longueur de ce billet et d'estre si fortement persuadés qu'il n'y a que mon amitié qui parle que vous ne puissiés estre blessé de ce que je ne dis que dans le desir que Dieu guerisse vôtre ame, dont j'aime le salut autant que le mien.

Lettre 13.

Ce 13. Juillet 1678.

Vôtre présent est fort beau, Mlle et comme nous le recevons avec beaucoup de reconnoissance, j'espere que J. C. à qui vous le donnés, vous rendra pour recompense cette grace puissante et victorieuse qu'il ne doit à personne et qu'il veut pourtant

pourtant que l'on tâche de meri=
=ter en quelque sorte en la deman=
=dant avec persévérance et en
fésant pour l'obtenir tout ce qui
dépend de nous, et qui se pourroit
faire humainement pour un
bien que l'on aimeroit et que
l'on souhaitteroit d'acquerir. Car
si dans les choses temporelles
on n'a rien pour rien, et qu'il
faut même que le prix égale
à peu près la valeur de ce que
l'on veut avoir. N'y aura-t-il
que pour la vie éternelle que
l'on ne veuille rien faire et
rien donner. S.t Paul répon=
=droit à cela que l'on ne se
mocque point de Dieu et que,
s'il semble souffrir le mépris
avec lequel on le traitte en
fésant si peu d'état des grands
biens qu'il nous promet, il
ne le pardonnera pas à la fin.
Et il est très-bon de faire cette
reflexion serieusement pour

s'exciter à cette humble crainte
qui est le commencement de
la vraye sagesse, et qui est capa:
:ble de dissiper cet enchantement
des niaiseries dont vous parlez
si bien, qui forme dans l'ame
une espéce de sommeil dont
elle ne se peut reveiller si un
objet puissant ne la frape,
comme l'Ange frapa Saint
Pierre dans la prison pour
l'éveiller et luy faire rompre
ses chaînes. Je me veux pro:
:mettre que la lumière qui —
l'eclaira d'abord a déja lui —
un peu dans vôtre ceur, puis:
que vous ne parlez plus le
langage d'une personne, qui
dort et qui réve, mais celuy
d'une personne qui veut se
reveiller et que le sommeil
rend encore toute appesantie.
S. Augustin s'est trouvé dans
cet état et il le représente si
vivement que cela fait espérer

pour

pour ceux qui gemissent comme il fésoit alors, que le temps s'approche de leur faire entendre intérieurement la parole de salut qui porta la paix et la lumiére dans son ame en un moment quand il eût lû: Hora est jam nos de somno surgere &c Que de bonheur, M.lle pour les personnes qui se voyent libres et victorieuses de cette sorte, et pour celles qui vous desirent si fort cette liberté et qui ressentent plus que vous le poids de vos chaînes. Je ne me lasseray point de la demander à Dieu, et de l'esperer de sa bonté; mais aidéz-vous aussi, je vous en supplie.

Lettre 14.

ce 7. Mars 1679.

Je suis sans parole, M.lle pour répondre à une nouvelle si terrible; car quoique M. N.

qui envoya hier vôtre lettre des Troux, d'où il n'écrit qu'un mot pour dire qu'il ne pouvoit venir jusques icy, n'ait pas expliqué le particulier de ce que vous me faites l'honneur de marquer en général, vôtre silence même parle, et on entend assez qu'il faut avoir de grands sujets pour en venir à ce point. Je prends en vérité tant de part à ce qui regarde toute vôtre maison sans parler de ce qui m'attache à vôtre person: ne et à entrer dans tout ce qui vous touche que je me sens pénétrée par mille motifs differents d'une affli: ction si sensible à des person: nes pour qui nous conservons tant de respect et de reconnois: sance. Je voudrois que M. vôtre frere en pust estre persuadé plûtost par des services effectifs que je souhaitterois que nous

pussions

pussions luy rendre, que par des
paroles. Toutes les circonstances
de sa personne augmentent
sa peine dans cette occasion,
et je ne le trouve heureux
qu'en un seul point de ce qu'il
vous a trouvée de si bon naturel,
qu'il recevra de vous toute la
consolation et l'assistance
qu'il merite par tant de
raisons qu'on luy donne. C'est
un devoir si indispensable de
la charité Chrétienne aussi-
bien que de l'amitié naturelle
que vous ne devez pas croire
inutile que vous ne travailliez
point pour vous, quand vous
vous appliquez à soutenir de
vos conseils et de vos consola-
tions une personne si affligée.
Vous n'avez seulement qu'à
regarder Dieu dans ce que vous
faites, et vous y trouverez tant
de matiere de reflexions saintes
et Chrétiennes sur tout ce qui
se passe, que vous apprendrez

mieux le jugement qu'il faut
faire du monde (et que Dieu
en fera certainement quelque
jour) par tous ces évènemens,
que par ce que vous en pourriez
apprendre dans les sermons
et dans les livres. Je remercie
Dieu de ce qu'il vous a déja
mis dans le cœur de le louer par
la grace qu'il vous a faite de
sauver une petite ame, qui
sera peut estre la rançon de
la vôtre. Car on ne donne
rien à Dieu qu'il ne le rende,
et il ne peut vous rien don-
:ner de meilleur que de vous
rendre à vous-même, afin
que vous soyez en pouvoir de
vous donner toute à luy. Tous
ces malheurs-cy me font
encore plus esperer, parceque
je le desire beaucoup, que Dieu
veut sauver les enfans d'un
si Saint pere; puisqu'il les

afflige

afflige. Je l'en supplie avec autant d'affection que mon cœur est et sera tout à eux.

Lettre 15.

Ce 12. Decembre 1679.

Je n'ay reçu que trop de complimens, dont je n'avois point besoin sur un évenement si extraordinaire. Mais je vous avoueray, Mde, que quoique les autres me paroissent superflus, j'attendois quelques marques de vôtre amitié qui me sembloit nécessaire, et c'auroit esté une disgrace pour moy si j'avois eu sujet de penser que vous fussiez devenue indifferente pour une amitié comme la mienne qui merite un peu de reciproque de vôtre part. Car estant incapable d'aucune indifference pour ce qui vous regarde, je me promettois que vous pouviez aussi

prendre part dans les choses
qui me touchent de si près. Je
ne me trompois point, puisque
vous me témoignez maintenant que ça esté une maladie
dont je n'ay rien sçu, qui vous
a empeschée d'écrire; et ainsi,
M.lle, je vous dois et je vous
rend de tout mon cœur les mes-
mes remercîments que si vous
aviez esté la premiere à le
faire. Les reflexions que ce
changement si soudain de la
fortune vous a fait faire sont
si sages et si vrayes que vous
me donneriez plus de joye, que
je n'ay eu d'affliction, si vous
pouviez suivre vôtre lumiere
et conclurre qu'il faut quitter
avec merite ce qui échape aussi
bien malgré nous: Nam mun-
dus transit et concupiscentia
ejus. Je ne puis pas desavou-
er ce que vous m'attribuez en
effet

effet j'ay regardé cette disgrace
comme un avantage pour une
personne que j'aime beaucoup
et que je serois dans le même
sentiment pour tous ceux que
j'aime, si Dieu leur ôtoit les
idoles de leur vanité et de
leur cupidité pour les mettre
en état de n'adorer que luy
seul. Vous voïés bien, Mr. de où cela
va; mais j'y mets une condi-
tion, je ne leur souhaitte
point ce qui les afflige, mais
ce qui les sauve, et ainsi je
n'apelle heureuses les disgra-
ces que lorsque Dieu s'en sert
pour détromper les personnes
à qui elles arrivent de cet-
enchantement qui leur fait
aimer ce qui leur est contraire.
Car autrement qui doute que
ce ne fust le comble du mal-
heur de commencer dès ce mon-
de d'estre malheureux pour
l'estre ensuite éternellement.

Nous avions déja appris l'étran-
ge mort que vous mandez. Ne
doutez pas, m.e, que Dieu ne
parle à vous par tant d'évène-
mens; mais quand sera-ce
que vous luy répondrez. Il vous
dit par là: Fuyez, fuyez de
Babylone de peur que vous ne
soyez enveloppée dans sa ruine;
après un avertissement si-
pressant, si vous différez de
jour en jour, il ne vous restera
plus aucune excuse. Je voy
déja avec regret cette année qui
finit, sans qu'il y ait encore
rien de fait. Que celle où nous
allons entrer soit plus heu-
reuse, et commencez là, M.e
avec J.C par une courageuse
circoncision de vôtre cœur, quand
il vous en devroit coûter du
sang. Car il faut une fois
retrancher tout ce qui n'est
pas chrétien dans les sentimens
interieurs et dans la conduite
exterieure

exterieure d'une personne qui
pense à son salut. J'immole à
J.C. les abominations d'Egypte.
Tout le temps que vous differez
à prendre cette resolution vous
en rendez l'execution plus difficile.
Il faut aussi que de nôtre
côté nous redoublions nos
prieres pour vous y aider. —
C'est ce que je desire de faire
de tout mon cœur cette nou-
velle année, car j'achève
cette lettre la veille de l'an,
que j'avois commencée au
moment que je reçus la vôtre,
une petite incommodité —
m'ayant empêchée quelques
jours d'écrire; et depuis les
grandes festes mille affaires
ne m'ayant pas laissé un
moment à moy.

Lettre 16.e

ce 22. Fevrier

Je ne sçay si j'ai dû me tenir acquittée des remercîmens, que je vous devois, M.lle, par le remercîment que M. S. vous a fait de ma part de tant de jolis présens, afin de me faire assez riche pour avoir de quoy donner aux autres. Comme il n'y a point de plus grand plaisir que de donner, c'est un de ceux de quoy on se prive en se fésant pauvre: et j'ay une espéce de scrupule que vous me mettiez en état de ressentir moins cette privation. Mais je ne vous en suis pas moins obligée, et je le ressens comme je dois et plus que je ne ferois de la part de tout autre, parceque tout ce qui vient de vous me touche dans ce que mon

mon cœur a de plus de tendre.
Nous nous entendons bien la
dessus. Je me tiendrois bien
malheureuse si j'avois encore
besoin de m'expliquer de mes
sentimens sur ce qui vous regar
de et que vous ne fussiez pas
persuadé que je puis sans
temérité à ce sujet m'attri-
buer ces paroles de S.t Paul.
Non quæro datum, sed fructum.

Il n'y aura jamais que vos
interêts qui me touchent dans
ces rencontres. Partout où
vous perdrez des occasions de
vous enrichir pour la vie
éternelle, j'en seray touchée.
Mais il ne s'agit pas seule-
ment de s'enrichir. Il faut
même songer à racheter son
ame. Qui sçait si cette nuit,
on ne vous la redemandera
point et que serviroit de laisser
une maison pleine de bien
s'il en falloit sortir toute

denuée de bonnes œuvres et char-
gée de ses péchés pour aller
paroître devant Dieu, sans s'y
estre acquis des amis qui puis-
-sent soûtenir nôtre cause et
flechir la severité de nôtre
juge. Il est impossible que je
cesse de vous parler ce langage,
tant que j'aimeray vôtre salut,
et je l'aimeray jusqu'à la
mort. Je voi que le temps passe,
les années s'écoulent. On
forme de bons desirs et l'exe-
-cution s'en remet toûjours.
Dieu est patient; mais c'est
ce qui nous devroit porter à aimer
sa Bonté et non à la mépriser.
L'on va encore nous dire
bientost: Ecce nunc tempus
acceptabile: Ecce nunc dies
salutis. Ce sera peut estre
la derniere fois, si nous ne
voulons point nous servir de
ce temps favorable qui court,
s'abismer dans une eternité.

Tout

Tout le monde flatte les riches.
il n'y a peut-estre que moy
d'entre vos amis qui pense à
vôtre ame, parceque'elle m'est
pretieuse, et que j'en'ay que
faire devôtre bien: Souffrez
donc, s'il vous plaist, ma
liberté, si vous ne desagréez
pas mon amitié. Carjesuis
assurée que personne ne vous
aime autant que moy, et que
si vous aviez affaire de ma vie,
je la donnerois pour vostre
salut.

Lettre 17.

Ce 12. Fevrier 680.

Il faut donc s'attendre, ma-
très-chere Sœur, je ne sçay pour-
quoy, sans y penser, j'use de ce
terme, que du moment que vous
partez d'icy, j'en'ay plus de
vos nouvelles; plus que jamais
j'en esperois à ce voyage pour
aprendre ce qui se seroit passé
ensuite des bonnes resolutions

que vous aviez prises, et le silence
ne suffit pas tout à fait pour
m'assurer de vôtre persévéran-
ce, car je n'ay non plus reçu
de nouvelles de la personne à
qui j'avois écrit vos bonnes dis-
positions, que de vous-même. Je
n'ay pas laissé de mon côté de
suivre l'affaire dont je m'estois
chargée pour ces bonnes R.es
+ de la fidelité de Saumur
leur nécessité est la plus —
réelle du monde et leur vie
n'est pas en seureté dans
leur maison qui n'est plus
soûtenue que par des étayes
de tous côtés, jusques. là que
des prêtres ont quelque fois
refusé de leur venir dire la
messe, parcequ'ils ne se croyent
pas en assurance dans leur
Chapelle. M. d'Angers assûre
que l'on ne peut faire une plus
grande charité. Car d'ailleurs —
ce sont de bonnes Religieuses
qui donnent de l'édification. —

ainsi

ainsi, M.r, donnez avec joye
l'offrande que vous voulez faire
à Dieu pour vôtre ame... s'il
vous plaist de m'envoyer
vôtre lettre, je la feray tenir
très-seurement, afin que je
présente à Dieu ces petites
semences que sa benediction
rendra fécondes pour en produire
davantage, jusqu'à ce que vous
ayez entierement payé le prix
de vôtre ame et acquis sa liberté
par le détachement véritable
non seulement de vôtre bien,
mais de vous-même. Car qui
conque ne renonce pas à tout
et à sa propre vie, ne peut
estre disciple de J.C. Que j'au-
ray de joye si Dieu me fait voir
cela. Je ne m'ennuyeray jamais
de luy demander comme la per-
sonne du monde qui vous aime
et vous honora davantage et qui
est plus parfaitement à vous.

Lettre 18.

Ce 23. Fevrier 1680.

J'ay reçu, Mlle, beaucoup de consolation en voyant l'offrande que vous témoignez que vous faites de si bon cœur à J. C. que n'en pourront recevoir les bonnes Religieuses auxquelles j'ay envoyé de vôtre part cette aumône. Elle remediera à une partie de leurs besoins qui sont très pressans. Mais elle soulagera mon cœur d'une peine bien plus grande, puisqu'elle a pour objet le salut d'une ame que j'aime comme la mienne, que je ne pourrois esperer, si elle ne payoit à Dieu sa rançon. En voilà le commencement. J'espere que cette premiere grace sera une

une semence qui en produira
beaucoups d'autres. J'ay prié
M. d'Angers, à qui j'ay
adressé cette lettre de la por-
:ter à l'autel quand il dira
la messe, afin que Dieu vous
regarde et vos présens et qu'il
multiplie les fruits de vôtre
justice, dont voicy les premi-
ces qui luy seront offerts -
par les mains sacrées d'un
Pontife de J.C. Pour les
prieres de ces bonnes Religi-
.euses ne doutez point qu'elles
ne vous soyent fort acquises
non seulement parceq'elles
auront beaucoup de reconnois-
sance d'un secours que la -
Providence de Dieu leur a
envoyé si à propos en vous
donnant ce mouvement de
charité pour elles dans leur
grand besoin, mais encore
parceque c'est Dieu qui distri-

=bue dans sa famille les biens
qui sont en commun, et que
quand des personnes oublie:
=roient ce qu'elles doivent à-
celles qui leur ont fait du bien,
Dieu n'oublie point les
bonnes œuvres que l'on a faites
pour luy et il les recompense
par la part qu'il donne de
tous les biens spirituels de
l'Eglise à ceux qui ont répan:
=du liberalement et gratuite:
=ment leurs aumônes sans
en rien exiger des hommes,
parcequ'ils en attendent la
recompense de Dieu seul. Je
ne doute point que M. vôtre
pere n'ait vû avec joye dans
le ciel que vous honorez sa
memoire par cette obeissance
qui vous fait suivre ses in:
=tentions en quelque sorte. Cela
commence de me faire espe:
=rer qu'il vous obtiendra enfin
la grace de le faire en tous, en

vous

vous donnant vous même à
J. C. après que vous luy aurez
donné vôtre bien pour vous
décharger d'un poids qui vous
accable. Car vous savez, m.lle
qu'il vous reste un grand
chemin à faire, et des voya-
:geurs ne peuvent pas avan-
:cer s'ils ne sont libres et
déchargés. Vous sentirez
mieux de quelles chaînes
vous estiez liée, quand Dieu
vous aura fait la grace de
les rompre; et il me semble
que je voy approcher le tems
de vôtre liberté, lorsque vous
faites ainsi quelque effort
pour vous rendre à vos obli-
:gations en surmontant vos
repugnances. C'est encore
ce que vous avez fait dans la
préparation de vôtre cœur sur
l'autre point qui estoit le
plus difficile. mais quelle
misere que ce que l'on découvre

de nouveau. Je ne crois pas qu'il y ait un homme plus à plain-dre que celuy qui a à se repro-cher la peine où il se trouve par la faute.... Quelle atten-te encore que ce jugement qui se doit bientôt faire? - Helas! cela fait penser que chacun de nous attend le sien, et si la justice des hommes est si redoutable, que sera-ce que la justice de Dieu! C'est là que la propre conscience est témoin contre soy-même et l'arrest est prononcé dans un moment, parceque la preuve est bientôt faite et qu'il ne se trouve personne qui nous défende, lorsque c'est la vérité qui nous accu-se. Prévenons cette heure si incertaine et si terrible, Mlle et continuez à racheter vos pechez de vôtre bien qui n'est

propre

propre qu'à cela, et qui pourra, si vous en faites cet usage, — vous acheter la grace, dont vous avez besoin pour vous appliquer à toutes les autres Vertus et œuvres qui forment une vie vraiment chrétienne. Je prie Dieu avec plus d'affection que jamais qu'il vous fasse estre tout à luy, comme je suis de tout mon cœur toute à vous.

Lettre 19.

Ce 13. Mars 1680.

Vôtre Charité, Mlle, a déja poussé des fleurs que je vous envoye, elle portera en son temps des fruits. Ces remercimens de toute une Communauté de pauvres de J. C. ne sont pas steriles, ils sont l'effet de leur reconnoissance qui produit deja en elles une

plus grande foy, et une plus-
grande confiance en Dieu, dont
vous leur avez fait ressentir
l'application à leur tres-
grand besoin, et par une resu-
:tion de grace leur foy obtien-
:dra l'augmentation de la vôtre
par les prieres qu'elles vont
faire pour vous; et quand
vous même, M.re, estimerez
plus par ce discernement de
la foy le grand profit qui se
rencontre dans le commerce
où l'on gagne cent pour un,
vous répandrez plus abondam-
ment ces richesses trompeu-
ses pour en acquerir d'eter-
:nelles qui vont vous estre si
necessaires dans un temps où
les autres ne vous serviront
de rien et ne seront que des
chaines pour vous empescher
de vous enfuir devant la
colere Dieu et de l'agneau.
Je prie Dieu que vous ne l'éprou-
vie[illegible]

viez jamais, mais que vous
preveniez cette heure et cet
effroy en vous détachant dès
à présent de tout ce qui vous
empêche de tout quitter pour
suivre la voix de celuy qui vous
a apellée par vôtre nom de
si bonne heure et à qui vous
n'avez pas encore répondu.
C'est le temps présentement
de repasser dans vôtre esprit
toutes ces infidélités auxquel-
les nous ne devons penser que
dans l'amertume de nôtre
ame et d'une sincère penitence
qui forme ce sacrifice d'un cœur
brisé et humilié que Dieu ne
méprise point. Dans celuy-là
il méprise tous les autres,
et nos jeûnes et nos autres
bonnes œuvres ne luy plaisent
que quand ils sont l'effet de
cette douleur ou le moyen de
l'obtenir. Demandons la tous

ensemble à Dieu afin qu'il ne puisse rejetter les prieres de toute l'Eglise reunie dans ce dessein de satisfaire à sa justice et demeriter sa misericorde.

Extrait d'une Lettre du mois de May 1680.

Nôtre nombre est augmenté aujourd'huy, M.lle, de deux Professes qui fortifieront nos voix afin qu'elles soient entendües du ciel. Cette cérémonie nous a donné plus de joye et de devotion qu'à l'ordinaire; les graces que l'on a plus — attendües et moins esperées se goûtent avec plus de plaisir et donnent une plus grande reconnoissance. Quelle seroit la mienne envers Dieu si je voyois cueillir ce fruit que le S. Esprit sema dans vôtre ame le quinziéme de ce mois.

il y

il y a tant d'années, n'en aurez-
vous point fait la commemo-
ration ce jour là ? pour moy je
n'y manque point, et de jour
en jour je me nourris de
l'esperance que la patience
de Dieu vous attend. Et
misereatur tui et ideò exal-
tabitur parcens tibi. C'est
une Prophetie d'Isaie qui
console ceux qui arrivent tard
et qui les porte à reconnoître
la bonté de Dieu qui tire sa
gloire de la misericorde dont
il a usé envers eux de les
avoir tant attendus. Je parle
de l'abondance de mon cœur.

Lettre 21.

Ce 1.e Decembre 1680.

Je ne sçay pas ce que Dieu veut
faire, mais nous voyons de
vrais miracles. Et tout ce que
vous me faites l'honneur de
mander, M.lle, m'en paroist
un des plus grands. J'attends
la suite et je vois des personnes

qui en doutent encore; mais pour moy j'affermis ma foy, tant que je puis, de peur que ce ne fust une punition de mon infidélité, si de si heureux commencemens n'estoient pas suivis d'une plus heureuse conclusion. Après que Dieu aura fini cette affaire par vous, nous aurons encore plus de droit de l'importuner pour vous, et je ne veux plus faire autre chose. Car enfin je ne puis croire que vôtre cœur soit plus difficile à remuer que ceux des personnes de qui cette affaire-cy dépendoit, et sa charité est un principe qui agit plus efficacement que des passions humaines qui servent d'instrumens à sa volonté, quand il veut faire reussir ses desseins par l'entremise des personnes qui en ont de tout contraires. Ce que je vous

demanderois

demanderois seulement, M^re^ c'est que vous soyez cooperatrice de Dieu dans cette affaire, cõe dans l'autre, et que vous ayez du moins le même zéle pour vous que vous avez eu pour les autres. Je croy que les prieres de ces bonnes filles vous obtiendront cela; car comment pourroient-elles autrement vous témoigner leur reconnoissance. Elles seront aussi bien obligées de la témoigner à Dieu par une conduite aussi édifiante dans leur maison, que leur fermeté a édifié l'église. Car après estre échappées de ce piége, leur ennemi leur en tendra d'autres assûrement, et il est très bon de se fortifier contre luy de bonne heure et qu'après que la vérité leur a servi de bouclier pour se défendre, l'humilité, l'obéissance et la charité leur servent

d'armes pour l'attaquer et pour achever de le vaincre, sans quoy elles ne seroient pas en assûrance. On m'apelle.

Lettre 22.

ce 12. Janvier 1681.

Je ne doutois bien, M.^re, que c'estoit la raison que vous me dites, qui me privoit de l'honneur d'avoir de vos nouvelles, et que vous attendiez que vôtre ouvrage fust tout à fait achevé. Ne vous étonnez pas que je l'appelle vôtre ouvrage, c'est sans vouloir rien dérober à Dieu à qui seul il appartient, mais au contraire pour marquer davantage la gloire de sa grace qui dans une même occasion fait miséricorde à plusieurs personnes et donne davantage à celles, qu'il daigne employer dans quelques bonnes œuvres pour

son

son service, qu'à celles mesmes
qui recoivent l'utilité de leur
charité et de leurs soins. J'ay
le sentiment sur vous, ma fille,
dans cette rencontre, je croy
que Dieu l'a fait naître dans
le dessein qu'elle servist à
vous reconcilier avec luy, plu-
tost qu'à la reconciliation des
personnes à qui l'on fesoit
injustice de leur demander
ce qu'elles ne devoient point
faire; leur état quoiqu'affli-
geant n'estoit point malheu-
reux devant Dieu, et quand
elles y fussent demeurées
jusqu'à la mort, ce n'estoit
qu'un sujet de mieux esperer
pour elles. mais il n'y a rien
au contraire de plus malheu-
reux et qui doive plus faire
gemir que de n'estre pas bien
avec Dieu; parceque l'on
n'a pas encore rompu tous
les engagements que l'on a
avec le monde et avec ses

autres ennemis. Cette occasion
m.re, vous a appris avec quelle
application et quelle ardeur il
faut solliciter la liberté, quand
on la veut obtenir de Dieu, et
elle vous a même donné de
quoy la meriter, puisqu'en
s'attachant aux paroles de
l'Evangile vous pouvez dire
à J. C. avec plus de confiance
Educ de custodiâ animam meam
ad confitendum tibi. me expec-
tant justi donec retribuas
mihi. Car ayant contribué à
delivrer des Justes d'une si
grande oppression, vous ne
doutez point qu'elles ne deman-
dent et nous aussi qu'il
recompense vôtre charité en
nous accordant vôtre delivran-
ce de cette prison qui ne
retient que ceux qui s'y aiment,
parceque c'est le cœur et non
le corps qui y est enchaîné, et
qu'elles ne l'en conjurent
en luy disant qu'il a promis
de

de tenir pour fait à luy même
ce que l'on a fait en faveur des
plus petits de ceux qui luy
appartiennent; de sorte que
c'est à luy-même à vous —
récompenser de toutes les
peines que vous avez prises
pour luy dans cette affaire,
et qui ont si heureusement
reussi, graces à Dieu. De
vôtre côté, M.lle, n'oubliez
pas à le remercier, comme
vous devez; et comme le sacri-
fice de l'autel est l'action de
graces des chrétiens, trouvez
bon que pour vous y donner
plus de devotion, je vous pré-
:sente ce livre nouveau, qui
apprend la meilleure mani-
:ère de l'entendre. C'est avec
plus d'affection que jamais
que je veux estre cette année
toute à vous.

Lettre 23.

ce 27. May 1681.

Comment, dis-je, interpréter vôtre silence, m.lle, dans un temps où j'avois tant de joye d'aprendre de vos nouvelles, parceque vous m'en pourriez dire de bonnes. Vous savez quelle grace j'attends pour vous à cette fête d'année en année depuis la premiere où vous en recutes les gages. Plus il y a eu d'intervalle entre celle-là et celle-cy, plus la misericorde de Dieu vous doit estre sensible de ce qu'il vous a attendue avec une si longue patience, et vôtre reconnoissance et vôtre amour y doivent avoir de la proportion. Je partage cette obligation avec vous, puisqu'assurément je me tiens redevable à Dieu de toutes les graces qu'il

qu'il vous a faites après l'en
avoir prié si long-temps. C'est
pourquoy, M.lle, je souhaitte q.l
y ait une sainte émulation
entre nous à qui l'aimera
davantage, et que la preuve
de cet amour soit à faire avec
plus d'ardeur ce que nous sa:
vons qui luy doit estre plus
agreable: Si diligitis me, man:
data mea servate. Je vous y
exhorte donc comme je m'y
exhorte moy-même. Car ce
seroit un nouveau malheur
si nous avions reçu la grace
de Dieu en vain et la senten:
:ce de l'Evangile est g.nale
et sans exception. Que tout
arbre qui ne rapporte pas
non seulement de fruit, mais
de bon fruit sera coupé et —
jetté dans le feu. Il est —
nécessaire de se redire sans
cesse à soy-même ces vérités,
car elles s'effacent aisém.t
de l'esprit et cependant ce

sont des loix éternelles qui ne
changeront jamais et qui nous
jugeront. Retenons donc celle
:cy, et tâchons de plus en plus
de faire passer nos desirs en
des effets et que nôtre recon:
:noissance envers Dieu pro:
:duise une abondance de bon:
:nes œuvres qui comme des
fruits du ciel porteront une
semence dans elles-mêmes de
nouvelles graces qu'elles nous
obtiendront de Dieu pour pro:
duire de nouveau des fruits
d'une plus parfaite justice.
Car c'est ainsi que se doit pas:
:ser la vie d'un juste sur la
terre, qui est pour cette raison
si souvent comparée à un
arbre dans l'Ecriture, pour
marquer ce rapport continuel
des bonnes œuvres et cet accroi:
:sement qui y doit paroître
d'année en année jusqu'à la
mort qui est le terme de sa
perfection

perfection, où il demeurera
éternellement en l'état, où
il aura été trouvé alors. Je
ne pense pas que je n'ay qu'un
quart d'heure et je m'étends
sur ce point, ayant autre chose
à vous dire. On m'a chargée de
vous supplier de vouloir bien
signer une reconnoissance, -
dont je vous envoye le modelle
pour la décharge de la perso-
ne qui a reçu la somme que
vous avez offerte à J.C. pour
les Religieuses de la Fidélité de Saumur.
Cela est raisonnable, je ne
croy pas que vous y ayez de
difficulté. Vous n'en aurez
plus non plus que l'on vous
présente des occasions de faire
la charité, et j'espera que
Dieu vous fera entrer
dans les sentimens de feu
M.r vôtre pere qui sentoit si
fort le poids des richesses, -
qu'il se croyoit obligé à ceux
qui luy donnoient occasion de

diminuer quelque chose de cette charge accablante en fesant la charité bien à propos. La personne que je vous adresseray bientost avec un billet pour vous la recommander, merite tout-à-fait que vous la distinguiez des autres pauvres, pour user d'une plus grande misericorde ~~avec~~ envers elle par plusieurs raisons. C'est une pauvre brebis, que le Loup a enlevée de la bergerie malgré elle, et qui sans cela seroit avec nous une bonne Religieuse. Elle a conservé sa Simplicité et son humilité dans son malheur, et Dieu l'a affligée pour la sauver à ce que j'espere, afin que le monde ne pust corrompre son innocence, parcequ'il ne nuit que quand il lui plaist. Vous la reconnoîtrez bien, c'est celle, qui s'appelloit N. elle vous pourra dire toute ses malheurs.

Je

Je vous conjure d'en avoir de la compassion et de faire pour elle tout ce que la reconnois:
:sance que vous devez à Dieu, merite de ce qu'il a vous a pré:
:servée d'estre dans un sem:
:blable engagement, dont je la plains plus que de sa pau:
:vreté, qui en est peut estre la punition et en même tems la pénitence. Il faut que je finisse. Quand aurons nous l'honneur de vous voir! Ce n'est plus la visite qui vous empêche de venir, la défense est levée.

Lettre 24.

Ce 27. aoust 1681.

J'ay trop de sujet de me louer, Mr. de vôtre Charité et de vôtre liberalité. Je vous en remercie avec beaucoup de ressentiment de reconnoissan:
:ce, et je voudrois que cela éga:
:last autant ce que vous devez

à Dieu, que cette bonté surpasse ce que vous me devez à moi qui me tiens trop honorée de vôtre amitié sans prétendre que vous m'en donniez ces marques. Mais de ma part j'ose dire que je vous aime trop et que les interêts de vôtre salut me sont si chers, que je ne me saurois contenter que vous fassiez vôtre part si inégale à proportion de ce que vous donnez au monde. Car combien a-t-il déjà tiré de biens de vos mains pour des usages de vanité, pendant que vous faites un compte si exact de ce que vous voulez donner qui n'est presque rien pour la rançon de vôtre ame. Que si vous estes pressée de donner pour quelque Sainte presente, vous pensez plûtost à le prendre sur la part que vous avez destinée à d'autres, qu'à

augmenter

augmenter les fruits de vôtre
justice qui est encore si étroite
sur ce point. N'ay-je donc
pas sujet de regretter que
vous pensiez trop peu à vos
interests. L'Apôtre ne nous
dit-il pas sur ce sujet même:
Qui parcè seminat, parcè
et metet. Helas qu'il sera
triste dans ce dernier jour de
n'avoir pas amassé un prix
suffisant pour racheter son
ame, et que l'on regrettera
dans ces prisons de l'autre
vie, d'où l'on ne sort jamais,
que l'on n'ait payé: usque
ad novissimum quadrantem,
d'avoir si mal-ménagé le bien
que l'on avoit entre les mains
pour acquitter des dettes que
Dieu auroit remises si facile-
:ment dans le tems de sa
miséricorde et qui seront
exigées si sévérement dans le

tems de sa justice. Je vous assu:
:re, M.lle, que c'est bien moins
la pitié que j'ay des miseres
que je vous recommande, que
la pitié que j'ay de vous mes:
:me et la tendresse que je sens
pour vous qui me contraint
de vous parler si souvent sur
ce sujet là, parcequ'il s'y
agit d'un devoir indispensa:
:ble et du seul moyen que
vous avez entre les mains
pour acheter de Dieu tant
de graces que vous avez besoin
qu'il vous donne pour rendre
efficaces vos bonnes volontés,
que vous vous plaignez vous
mêmes qui ne produisent
pas encore ce que vous desi:
:reriez et qui vous obligent
de dire à Dieu sans cesse Ra
posse, qui dedisti velle. vous
demanderay-je pardon de
vous

vous estre si importune. En
vérité je croy que vous connois-
:ez si bien mon cœur que des
excuses seroient superflues
auprès du vôtre, qui me fera
toujours la justice de croire
que je n'aime rien plus au
monde que vôtre salut et vô-
tre personne. Car je ne puis
vous aimer sans souhaitter
vôtre bonheur, et je n'en
connois point d'autre que
celui qui sera la recompense
des bonnes œuvres et l'effet
de la miséricorde de Dieu qui
n'a promis cette miséricorde
qu'à ceux qui aiment la misé-
:ricorde, ce qui est quelque chose
de plus que d'exercer seulem.t
des œuvres de miséricorde, puis-
que S.t Paul suppose que l'on
pourroit donner tout son bien
aux pauvres et le faire inu-
:tilement si on n'avoit pas

la Charité, c'est à dire, cette tendresse compatissante pour le prochain qui ouvre le cœur aussi bien que la main pour le soulager. C'est là l'or brulant que J. C. nous ordonne d'acheter de luy en luy offrant de l'or materiel par les mains de ces pauvres qui passant par eux dans les mains de J. C. y prend cette qualité divine d'une charité surnaturelle que J. C. nous rend en échange de cette cha:rité humaine que nous avons faite à ses membres, et par là nous commençons à amas:ser dans le Ciel ce trésor, dont parle l'Evangile; dont il ne se perdra jamais rien, et que nous retrouverons au jour de nôtre nécessité, — quand la vie présente avec tous ses faux biens disparoîtront

comme

comme un songe et que les
riches du monde se trouveront
reduits à la plus cruelle pau-
:vreté, n'ayant pas seulem.t
le moindre voile pour couvrir
à la vûe de Dieu et de tout
les Anges leur nudité hon-
:teuse, ce qui formera une
confusion si horrible dans
leur esprit qu'ils souhaiteront
que les montagnes tombent
sur eux pour les cacher de
ce grand jour qui éclairera
en un moment leur cons-
:ience criminelle. Quand je
veux finir, je recommence
ne me lassant point de
rapeller devant vos yeux
ces grandes vérités que l'a-
:musement des niaiseries
du monde est cause que l'on
ne se dit point assez souvent
à soy-même.

Lettre 25.

Ce 16. Septembre 1681.

Ma voix n'est pas assez puissante, Mlle, pour vous animer à faire sans retardement tout ce que Dieu demande. Voicy deux Prophétes envoyez de sa part qui vont tous ensemble vous solliciter de ne plus differer à retourner à luy de tout vôtre cœur et qui accompagnent leurs exhortations de tant de promesses et de tant de menaces que si l'on ne se reveille à ce tonnerre, on est plûtost mort qu'endormi. Je vous demande ce qui se sera passé dans cette visite et des nouvelles de la disposition de vôtre cœur. Et je les souhaite telles qu'elles puissent estre une reconnoissance effective

effective de l'application que
Dieu a donnée pour vous à —
l'auteur de ce livre que je me
donne l'honneur de vous
présenter selon son intention,
parce que je sçay qu'il ne se
propose point d'autre fin dans
son travail que celui qu'avoient
ces Prophetes de detromper
les hommes de la folie de
leurs idoles pour les ramener
au culte du vray Dieu, et
c'est ce que l'on a encore à
faire parmi les Chrétiens
qui sont retombés pour la
plûpart dans l'idolatrie des
richesses et de la fortune et
qui sacrifient leur cœur à mille
fausses divinités qu'ils adorent
comme les autres sacrifioient
des animaux et des hosties à
leurs idoles d'or et d'argent. —
Qu'il me tarde que je n'apprenne

que vous les avez toutes brisées
et qu'il n'y a plus que Jesus
et Jesus Christ crucifié qui regne
dans vôtre cœur. Je ne me
lasse point de le prier, mais
aidez-moy, Mlle, à obtenir
cette grace.

Lettre 26.

Ce 3. Novembre 1681.

Vous ne pouvez pas douter,
M.lle, que vous ne m'ayez lais-
sée fort occupée de vous; je
la suis avec une secrette
esperance que toutes ces
agitations vous produiront
la paix et vous feront enfan-
ter l'esprit de salut. Car c'est
Dieu qui regarde la terre
quand il la fait trembler. Et
ainsi on peut q. juger qu'il
s'approche, lorsque l'on sent
son ame agitée de crainte plus
qu'à l'ordinaire et que ces-

vûes

vües qui n'éclairoient que
l'esprit d'une connoissance
sterile des vérités, dont on ne
sentoit point touchée, com-
mencent à passer jusques
dans le cœur et y excitent des
passions saintes de crainte,
de desir, de haine et d'amour
pour des objets opposés à
ceux qui y avoient dominé
auparavant. Quoique ces
mouvemens soient encore
imparfaits, ce sont pourtant
des marques de vie, et lors-
qu'ils produisent déja
quelques effets, et le sujet
d'esperer une parfaite re-
surrection s'augmente, je
compte en ce rang la grace
que Dieu vous a faite de
commencer à luy payer vôtre
rancon en delivrant la pauvre
D.lle de sa misere par une

aumône qui se peut apeller
une liberalité chrétienne.
Jesus-Christ ne se laisse
point surmonter en magni:
=ficence. Je tiens assuré qu'il
recompensera cette bonne
œuvre, et qu'il vous donnera
des biens spirituels pour ceux
que vous avez répandus sur
cette pauvre famille. Toutes
mes Sœurs ont bien voulu se
joindre à moy pour faire vio:
=lence au ciel, afin d'obtenir
ce miracle qui n'est possible
qu'à la toute puissance de
Dieu de faire entrer une
personne riche dans le ciel
par la porte qui est si petite
qu'il n'y a que les petits en:
fans ou les pauvres qui sont
humiliés jusques à la pous:
=ere, qui y passent. Je leur ay
dit de dire à cette intention

le Psaume 28. et j'ai regardé déja comme un effet de leurs prieres ce présent que vous avez apporté à Dieu de vôtre bien ; mais apportez aussi la gloire et l'honneur ; gloriam et honorem et je vous supplie de retrancher tout ce qui sent le faste et l'éclat et par où l'on cherche à se faire discerner au dessus des autres. — Un celebre Magistrat que nous avons connu et qui étoit d'une pieté égale à sa capacité se mettoit toûjours à l'Eglise parmi les pauvres quand il assistoit aux Sermons, et lorsque l'on luy en demandoit la raison, il répondit qu'il desiroit de se mettre au rang des pauvres, parceque J. C. n'adressoit l'Evangile qu'aux pauvres. Voilà donc la seule consolation, qui convient à une personne, qui

Feu M. Bignon

croit à l'Evangile, elle doit se presser d'approcher de J.C. afin de l'entendre, c'est à dire, de l'imiter et de s'familiariser avec luy, et alors sa voix se fera entendre dans vôtre cœur avec force et magnificence; elle brisera les cédres, et tout cet orgueil du siécle qui lui a si long-tems resisté - et elle fera tous ces admirables effets que le S.t Esprit décrit dans la suite. Et alors, in templo ejus omnes dicent gloriam. Que je souhaitte que nous en soyons là, et que nous n'ayons plus qu'à admirer ensemble ces prodiges qu'il aura faits dans vous, et à le louer ensemble de ce qu'il vous aura delivrés, et de ce qu'il nous aura exaucées. Je vous conjure de tout mon cœur de me faire la confiance de

me

me mander un peu à quoy en sont les choses et de ne me point priver d'une connois: sance, qui est le plus grand objet de ma curiosité présentement; parceque je ne desire rien davantage que de vous voir toute à Dieu et d'estre ensuite de plus en plus toute à vous.

Lettre 27.

ce 12. Juin.

C'est bien tarder, M.lle, à vous rendre les très-humbles remerciemens que nous vous devons d'un si beau présent. C'estoit pour le mieux faire que je le differois, n'ayant pas en tous les jours-cy le temps de m'asseoir quasi-une demi-heure en mon particulier, tant nous avons eu de monde, il nous en reste encore, et c'est ce qui me deter:

:mine ce soit à ne plus differer
de vous dire que rien n'est
mieux entendu, ni mieux
executé que ce reliquaire. Le
dessein est tout à fait agrea:
:ble, je m'y attendois bien,
car vous avez le gousT par:
:faitement bon, et ce qui vous
plaist, ne sauroit manquer
d'estre beau. Je prie Dieu
que vôtre intention et vôtre
pieté luy soit aussi agreable, et
qu'ayant bâti un tombeau
aux martyrs, vous ayez part
à la Charité et à l'humilité
qui ont esté le principe de
leur force, qui leur a fait
surmonter le monde en se
confiant en celuy qui l'avain:
cu. Nous allons faire, si
nous n'y pensons, comme
ce riche de l'Evangile, qui
ne savoit plus où mettre tous
les biens qu'il avoit amassés.
Car ces grandes pieces ne
pouront

pourront plus où se ranger
dans nos armoires. C'est-
ce qui me fait encore plus-
douter s'il en faut faire un
semblable, surtout avant-
que d'avoir les Reliques pour
le remplir. Et d'un autre
côté on les fait plus sem-
blables quand c'est en même
temps. On a écrit pour savoir
si nous aurons la grande
Relique que l'on nous fe-
soit espérer, ce seroit alors
une occasion de nous déter-
miner. Il dépendra de
vous, Mr. le devoir si vous
voulez l'attendre. Je me doute
en voyant tant d'ouvrage
que le prix aura surpassé
ce qu'on en croyoit d'abord, et
c'est encore une raison, qui
me l'arrête; car je prends in-
térest, Mr., que votre Charité
soit bien ordonnée et que vous
donniez où le besoin est plus grand

et où vôtre liberalité vous peut estre plus utile à vous même.

Lettre 28.

ce 28. Aoust 1681.

J'ay de la confusion, Mlle d'avoir tant differé à vous rendre mille très-humbles graces de vôtre liberalité qui passe même les bornes, car vous aimez encore ce que nous avons renoncé, et vous avez fait passer la dorure jusqu'à nous qui vous exhortons si souvent à la retranche chez vous et sur vôtre personne, parce qu'il y a un commerce admirable établi entre Dieu et les hommes où l'or et l'argent sont d'un grand usage; mais c'est en le quittant et en le perdant de bon cœur que l'on achete la gloire d'un

d'un Royaume qui n'est
destiné qu'aux pauvres. Vous
n'estes point encore persua-
:dée de cette vérité, car on
en voit l'effet dans les acti-
:ons quand elle est gravée
dans le cœur, et il y a peu
de personnes qui croyent tout-
l'Evangile. On fait un choix
des vérités et l'on se persua-
:de celles qui ne coûtent
rien à croire; mais en vérité
on n'en croit pas une d'une
foy véritable et inspirée par
le S.t Esprit, si on ne les
embrasse toutes, puisqu'elles
sont également revélées de
Dieu qui est la vérité mes-
:me. C'est cette sorte de foy
qui est toûjours accompagnée
d'esperance et d'amour que
je demande pour vous à Dieu
M.lle, mais vous diray-je
que me sentant indigne de

prier comme je devrois pour
vous meriter cette grace, j'ay
voulu y engager deux per:
sonnes à qui j'ay donné ces
deux Breviaires qui estoient
trop beaux pour estre à nôtre
usage, en les priant qu'ils
se souvinssent de vous devant
Dieu autant de fois qu'ils
les auroient entre les mains.
Je ne vous les nomme pas,
mais vous en serez contente
quand je vous le diray une
autrefois. Vous voyez, M.lle
comme je suis appliquée à
procurer vos avantages. J'ay
gardé les deux autres Brevi:
:aires pour ma Sœur et pour
moy, et j'en ay donné aux
deux autres Sœurs à qui vous
les aviez destinés; et ainsi vos
intentions sont executées, car
je me suis reservée par pre:
férence le gage de vôtre amitié
pour

pour me rendre encore plus présente l'obligation que j'ay de prier Dieu tous les jours qu'il vous fasse la grace d'accomplir tout ce que vous luy avez promis, et pour cela je me suis fait une loy de dire tous les jours en prenant ce Breviaire: Introibo in domum tuam in holocaustis, reddam tibi vota mea quæ distinxerunt labia mea. Je le dis pour vous, comme font les parrains et maraines pour les enfans qui ne peuvent encore parler pour eux mêmes. Mais si vous ne le dites un jour efficacem.t avec moy, M.lle, cela ne vous servira de rien. Ne ferez-vous jamais un effort pour rompre vos chaînes. Comme le grand saint d'aujourd'huy, vous tardez bien plus que luy

et j'ay bien plus de sujet de
vous dire : Hora est jam nos
de somno surgere. Il me
prend souvent de véritables
appréhensions que la patien-
ce de Dieu ne se lasse. Il ne
nous a pas accordé de terme
pour ~~vous~~ attendre de
revenir à luy et il ne nous
promet seulement pas le
lendemain. Tous les jours
on entend parler de morts
subites et d'accidens impré-
vûs, pourquoy ne les pré-
voyons nous pas en nous
mettant en état de ne les
plus craindre, c'est à dire, en
état de mourir avec confian-
ce. Je suis assurée que
vous craindriez la mort
présentement, et cepen-
dant vous n'oseriez vous
assurer qu'elle n'arrivera
pas bientost. Il n'est pas
la plus

la plus grande de toutes les folies, et l'effet d'un véritable enchantement de vivre en repos dans cette incertitude et de vouloir bien mettre son éternité au hazard en différant ce que l'on doit faire pour tâcher d'obtenir de Dieu qu'elle soit heureuse, et ne tomber pas sans y penser dans celle qui sera certainement malheureuse pour tous ceux qui ne s'en seront pas mis en peine; car celle-là nous est toute assurée dès nôtre naissance et l'autre ne nous est point dûe, si nous ne la meritons, et si nous ne l'achetons le prix que Dieu y a mis, dont on ne peut rien rabattre. Car qui n'aime Dieu de tout son cœur et le prochain

comme soy-même, n'y peut rien prétendre. Je me suis bien trop étendüe, mais l'heure m'impose un prompt silence. Je suis à vous, Mlle, plus que je ne le pourrois dire.

Lettre 29.

ce 25. Avril.

Véritablement il se faut taire de peur d'en trop dire sur la resolution qu'a prise N. Ma joye, Mlle, c'est de ce que vous avez fait vôtre devoir jusqu'au bout et qu'au moins quelque jour quand il ressentira sa faute quoique trop tard, il sera satisfait des véritables témoignages d'amitié que vous luy avez donnés dans cette occasion et persuadé qu'il n'a point eu de plus sincéres amis que ceux qui n'ont point

trahi

trahi ses véritables interêts
par une lâche complaisan-
ce. Je ne compte pas cette
affaire finie pour luy, j'en
crains au contraire les lon-
:gues suites; mais j'ay de la
consolation de ce qu'elle est
finie pour vous, et qu'ainsi,
Mlle, vous aurez tout le
temps devous appliquer à
une autre qui vous est d'une
bien plus grande importan-
:ce. Je vous en conjure de
tout mon cœur, et de ne la
pas hazarder en la differant.
Dieu ne parle pas toûjours:
Hodie si vocem ejus audieritis,
nolite obdurare corda vestra.

Je vous ay envoyé un billet
de M. qu'il avoit adressé icy
où il vous croyoit encore; il
ne me mandoit qu'un mot
sur vôtre sujet qui me consola
neanmoins, parce qu'il semble

qu'il ne tient rien impossi=
=ble et qu'il se promet beau=
=coup de la bonté de Dieu. Je
n'ay dit à M. que ce qui est
conforme à ce que M. [illegible]
son frere luy mande que
le secret est si grand qu'on
n'y peut rien pénétrer; mais
neanmoins de divers endroits
il nous revient que tout est
à craindre. Dieu veuille
par un tel coup de tonnerre
reveiller les morts et les
rappeller à luy, et nous aussi
de plus en plus.

Lettre 30.

ce 21. Novembre.

Je me persuade que ce=
billet vous croisera en chemin.
Mais je ne puis dans le
hazard ne vous pas témoi=
=gner, M.^re, le plutost que je
le

le puis, combien nous sommes sensibles à l'affliction de M. vôtre frere et de toute la famille, et en mesme temps à l'amitié, dont il veut bien nous donner des marques en rendant à M. vôtre pere ce cher enfant dont il a peut-estre obtenu le salut par une mort si imprévûe à son âge, mais qui le delivre de tant de périls, où la naissance, le bien et la jeunesse alloient bientost l'exposer. Il ne faut gueres pleurer de semblables pertes, où ceux que l'on pleure, font un si grand gain. L'occasion, comme vous y avez pensé de vous-même, Mlle, est très-propre à donner lieu d'executer la derniere volonté de M. vôtre Pere. Ce

nous sera une singuliere
consolation de posseder les
corps de nos heureux bien-
faiteurs et d'attendre avec
eux la resurrection des Justes,
dans laquelle nous esperons
de nous trouver unis, cõe-
nous l'aurons esté dans la
sépulture, pourvû que
nous obtenions la grace
de mourir comme eux dans
la perseverance. Cette
grande grace, dis-je, qui
n'est dûe à personne et
qui doit rendre le plus
grand Saint, aussi humble
que le plus grand pécheur,
l'un et l'autre ne pou-
vant esperer son salut
que de la misericorde de
Dieu.

Lettre 31.

Lettre 31.

ce 30. Avril

J'ay esté si surprise, M.lle de ce qui est arrivé à M. que je m'en condamne moymê:me. Car c'est une marque que l'on ne reconnoist pas assez le don de Dieu et que l'on perd trop de vûe la foiblesse humaine, quand on s'étonne que des person:nes qui ne sont fortes que parceque Dieu les soûtient, se laissent tomber quand elles cessent de s'appuyer sur luy et qu'elles commen:cent à craindre autre chose que de luy déplaire. Je les plains infiniment, et celles qui restent debout aussi d'une autre maniere. Je tremble pour elles. Car le

combat va devenir plus fort
à soûtenir et sans doute qu'on
n'épargnera rien pour les
effrayer après avoir vû de
quelle sorte on est venu à bout
des autres par là, qui pour-
roit inspirer à N. que n'y
ayant plus que deux filles
qui empêchent la paix de
sa maison et ayant la facili-
té de s'en décharger sans leur
faire trop de violence en les
envoyant avec leurs sœurs,
elle devroit procurer qu'on
prist cette resolution bientôt.
Je croy que ce seroit tout ce qu'il
y auroit à faire. Si l'on ne
peut sauver le vaisseau, il
faut tâcher au moins d'en
sauver quelque débris et
sans prévoir dans l'avenir
tâcher de remedier au mal
présent. Leurs pauvres com-
pagnes sont dans une grande
affliction

affliction. Elles en ressentent plus leur bonheur, et elles voudroient bien le partager avec elles. C'est quelque chose de surprenant que la con:duite de celle des quatre que nous croyions la meilleu:re de toutes. Il n'y a que Dieu qui sonde les cœurs. Cela apprend à trembler pour soy et pour les autres. Car on ne se connoist point soy-même. J'estime tout-à-fait les sentimens que vous témoignez dans cette occasion. Dieu ne laisse point sans recompense ces mouvemens de Zéle et de compassion qui sortent du cœur, luy qui re:compense un verre d'eau froide donné pour luy. Il est vray que je deviens, M.le, tout-à-fait intéressée pour vous et que je prends feu dès:

:aussitost que je m'imagine
qu'il y a quelque chose à ga:
:gner pour vous. Car je crains
le péril où nous sommes,
si nous ne pensons pas assez
tost à amasser des bonnes
œuvres qui puissent nous
suivre, quand tout le reste
nous abandonnera.

Lettre 32.

ce 9. may

Voilà des sujets de compas:
:sion assurement et qui mena:
:cent d'une grande ruine. Il
faut bien tâcher à sauver
quelque chose du débris. Il
y a des occasions si extraor:
:dinaires que la charité n'y
consulte pas la prudence et
qu'elle en trouve beaucoup
à s'abandonner à Dieu qui
est toûjours assez riche pour

payer

payer l'interest de ce que l'on
avance pour luy. La politique
est si opposée à l'Evangile
qu'il ne faut non plus feindre
d'en avoir que de faire sem-
blant de donner de l'encens.
C'est l'idole de ce temps-cy,
je la déteste de tout mon
cœur. Il seroit même de mau-
vaise grace de penser rien
ler après avoir fait les pre-
mieres avances. Ainsi
laissons à Dieu de conduire
tout comme il luy plaira. -
Nous verrons ce qui arrivera
de tout ceci. Je vous renvoye
les lettres pour l'intention
que vous marquez, mais si
vous ne tenez la main qu'elle
reussisse, j'aurois un grand
regret à les perdre, car au
moins elles serviroient de
memoire pour un autre tems.

Lettre 33.

ce 23. Juillet 1681

J'ai le cœur vrayment saisi sur nôtre pauvre enfant, et je suis aussi sensible à vôtre peine qui doit estre grande. Car en vérité la maniére, dont on en a usé avec vous, est dure à souffrir de la part d'un frere. Car pour l'autre vous pouvriez vous mettre au dessus de ses insultes et elle est si digne de pitié, - qu'elle n'est pas digne de colere. Cependant vous oserray-je dire, M.lle, que j'ay peur que vous ayez sujet de vous plaindre de vous même aussi bien que des autres en cette occasion, parceque pouvant bien prevoir de quoy les parens estoient capables, vous pouviez faire davantage pour

vous

vous conserverez de l'autorité
sur cette enfant en les enga-
geant par leur interest à
vous en laisser la maîtresse.
On a prévû il y a long-temps
qu'ils en viendroient là, et
personne n'y trouvera à re-
redire; car les bonnes raisons
qui nous les font condamner
n'ont point de poids parmi
le monde où le seul interest
règle tout, et plus celui qui
est présent que celui qui
n'est qu'en esperance. Je
détourne mon esprit tant
que je puis de tout ce que
vous exprimez si bien de la
douleur et de la raison qu'a
fait paroître cette pauvre
enfant. Car cela m'atten-
drit trop. Cependant que
devient-elle, et s'il faut que
Bien vous demande quelque
compte de cette ame, dont

vous luy avez répondu, cela
augmente mon inquiétude
à moy qui me crois un peu
chargée de la vôtre, et qui
avois commencé de l'estre
de la sienne. Je ne puis que
faire sinon de les exposer à
J. C., le vray pasteur des
brebis et des agneaux, que son
Pere luy a donnés. Je fais
des vœux afin que les deux
soient de ce nombre. Aidez
moy, M.re, à obtenir de sa
bonté en concevant une
grande crainte de cette terri-
ble separation des boucs et
des agneaux qui se fera un
jour, et que l'on ne peut
éviter qu'en achetant par
la perte de son bien et l'a-
bondance de ses biens auray
une place à la droite de ce
juge qui n'appelle que ceux
qui l'ont servi et assisté dans
ses

ses membres, et qui n'éloigne et ne rejette dans les feux éternels que ceux qui se sont aimés eux-mêmes plus que luy. Je ne vous fais point d'excuse de ce que je ne vous dis que par une abondance d'amitié et d'inquiétude que je sens quand je vous vois dans quelque péril.

Lettre 34.

Ce 22. Juin, jour de St. Paulin. 1682.

Je date de la feste d'un grand Saint que je souhaitte, m.e qui vous obtinst de Dieu quelque part à la lumière, qu'il avoit reçüe de luy pour connoître le neant des biens du monde et le trésor de la pauvreté de J. C. qu'il acheta au prix de toutes ses richesses qui estoient immenses. Je sçay bien que le monde l'estima fou, mais nous sommes persuadés

neanmoins qu'il étoit fort
sage, en faisant un echange
qui luy acqueroit le Royaume
du ciel, au lieu de ce qu'il poss-
:doit dans la terre, qui n'estoit
propre qu'à le charger et à
le faire tomber dans l'enfer,
où tous les riches descendent,
parceque Dieu ne sauve que
les pauvres, c'est à dire, ceux
qui le sont de cœur et d'affec-
tion. C'est mon cœur qui
m'a conduit dans ce discours,
car je n'avois dessein en pre-
:nant la plume que de vous
remercier très-humblement
de la continuation de vos soins
pour nos sœurs et de vous
suplier toûjours de nous appren-
:dre ce qui se passera. Voilà un
coup tiré qui produira ou du
bien ou du mal, ou peut estre,
du bien et du mal. Car c'est
assez souvent la conduite de
Dieu de permettre que les

Gotes

choses ayent à nôtre égard de
mauvais succès et que la pro:
:vidence ne laisse pas d'en
faire reussir du bien. Mais
je vous fais un remercimẽt
à part, Mre de l'applicaõn
de vôtre pieté qui vous a fait
penser à envoyer si à propos
de la fleur d'orange pour les
couronnes du St. Sacrement.
on m'avoit demandé quel:
:ques jours auparavant si on
pouvoit s'y attendre, et je ne
voulus point vous en impor:
:tuner, J. C. ne pouvant consi:
:dérer ces choses que quand une
pieté toute volontaire les luy
offre, mais il aura reçu, cõe
je l'espere, fort agreablem.t
cette marque de la vôtre, pour:
:vû que vous preniez encore plus
de soin de luy donner du pain
que de luy présenter des fleurs.
Car les membres ont besoin de

l'un, et luy n'a que faire de rien.

Lettre 35.

Ce 5. novembre.

Je suis en peine, M.lle, de ce que j'ay appris que vous ne vous portiez pas bien il y a quelques jours, et que depuis nous n'en avons point eu de nouvelles, quoique ma sœur ait écrit pour en demander. Les lettres seront peut-estre en chemin ou qui attendent une occasion. Je vous souhaitte un des effets que peut quelquefois produire la maladie qui est de faire serieusement penser à la mort, mais je vous souhaitte en même temps de la vie et de la santé pour vous y preparer et pour travailler à devenir riche de ces biens qui ne s'acquierent pas par une succession des

peres

peres aux enfans, mais par
le travail et l'application que
l'on a soy-même et à prati-
:quer toutes sortes de bonnes
œuvres pour s'amasser un
trésor dans le Ciel que nous
y trouvions au jour de nôtre
nécessité. Dieu est bien bon
envers vous, M.e, de vous
donner des occasions extraordi-
:naires, peut estre parceque
vos besoins sont plus grands.
N'abandonnez donc pas ce que
vous avez commencé, afin de
n'en pas perdre la recom-
pense. Je vous diray une chose
qui m'est venüe dans l'esprit
qui n'est peut-estre pas à-
négliger, si ce que l'on a mandé
de puis peu est vray, de quoy
je doute. On a mandé que M.
paroissoit s'adoucir sur M. qu'il
avoit dit qu'il laisseroit leur
difficulté au for de la conscience,

et que leur Confesseur juge-
roit de leur disposition, qu'il
avoit promis de leur accorder
un Confesseur et qu'il leur
permettoit de le choisir dans
toute la Communauté de St
Sulpice : Que les filles leur
cela avoient dessein de deman-
der plutôt quelques-uns de
ces Mrs de Nôtre-Dame
supposé ce fait, il me sem-
ble que si les filles pouvoient
accepter cette offre sans explica-
tion, il leur seroit bien plus
avantageux, et que pour cela
il seroit bon de s'informer
s'il n'y a point dans cette
Communauté quelque disciple
secret de la vérité. On nous a
parlé d'un nommé du Val
qui est d'Angers, et dont M.
d'Angers m'a mandé bien du
bien, on vouloit nous le donner;
mais

Mais le lieu où il est, merite qu'on l'examine bien. Si vous pouvez le faire sonder par quelqu'un, et qu'on le trouvât bien tourné sur les choses dont il s'agit, peut estre que ce seroit un moyen de pacifier les choses, car il ne seroit pas suspect. Cette paroisse est comme l'Isle de Malte, où l'on prétend que les ser:pens n'ont point de venin. Tous ceux qui appréhendent tant celui du Jansénisme prétendu, en croyent un hôe bien purgé quand il sort de là. Ainsi cela serviroit fort à procurer la paix à ces pau:vres filles, si cette personne aimoit avec elles la verité. Car toute paix qui ne l'a pas pour fondement, est fausse. Vous nous obligerez extremement, M.lle, de nous

faire mander ce qu'il y a de
vray dans toutes ces nouvel-
les ; elles sont trop bonnes
pour les croire dans toute
leur étendue. Vous pouvez
vous servir de votre petite
secretaire qui ne s'en aquitte
pas mal, et que Dieu vous
a envoyée bien à propos pour
d'autres choses. Sa providence
veille à tout. On l'avoit si
manifestement dans la
dernière affaire, qu'il est juste
d'esperer que Dieu ne veut
pas encore nous abandonner,
et qu'il destine peut-estre
encore celle à servir de port
à quelques ames qui en ont
besoin pour se retirer du
péril où elles sont parmi les
tempestes du siécle. Je con-
nois une personne entre les
autres qui devroit bien avoir

ce

ce sentiment. Qui sçait si ce n'est point elle qu'il regar: dera et en faveur de laquelle il conservera un zele qui a aidé à en sauver tant d'autres. Je le prie qu'il écoute favo: rablement ce que bien des personnes, M.r, luy deman: dent pour vous. Je souffrirois de bon cœur toutes sortes, si je sçavois que Dieu me dust accorder vôtre salut pour — recompense. Je suis à vous de tout mon cœur.

Lettre 36.

ce 29. Mars 1683.

Je ne doute point, M.r, que vous n'ayez eu de la joye du bon succès de nôtre affaire qui est en partie l'effet de la bonté que vous avez eue de la solliciter avec tant d'affecti: on, dont nous vous rendons mille tres-humbles actions

de graces. Nous avions eu lujet
d'esperer qu'elle iroit bien
dès que nous l'avons vue entre
les mains d'un Rapporteur
aussi éclairé et aussi attaché
à rendre la justice que M.
vôtre parent. Je me suis don-
né l'honneur de l'en remer-
cier, comme nous y sommes
obligées, mais j'ose me pro-
mettre, M.r, que vous vou-
drez bien prendre la peine de
nous aider aussi à le faire et
à le persuader de nôtre tres-
grande reconnoissance. Vérita-
blement c'est une grande
décharge à des personnes
qui fuyent les affaires de se
trouver si heureusement sor-
ties d'une qui pouvoit durer
long-temps et finir mal. Nous
avons commencé d'en rendre
graces à Dieu, mais il faudra
bien continuer et en dresser
quelques

quelque monument; car il
ne faut pas tomber dans une
ingratitude qui tarit les graces
de Dieu pour ceux qui les
oublient et qui ne luy en té-
moignent point leur recon-
noissance ... Si une parfaite
amitié pouvoit croître, la
mienne monteroit encore de
quelques dégrés par cette
nouvelle obligation que nous
avons à vôtre bonté pour nous.
Toutes nos Sœurs la ressentent
extrémement. Elle servira à
les faire prier pour vous
avec une nouvelle affection.
Car vous avez aussi un grand
procès à juger où elles et moy
nous interessons extrémement.
et qu'il faut solliciter s'il est
possible, long-temps avant —
qu'il se juge, car c'est sans
appel que Dieu y prononce
un arrest definitif. Prions le
qu'il soit de grace et de misericorde.

Lettre 37.

ce 7. Septembre 1683.

..... Que dites-vous, m.r, de la mort de m. Colbert? — combien de gens auroient voulu estre à sa place, y feroit-il bon présentement qu'il n'emporte que ces grands comptes de tout le bien de la France qui a passé par ses mains; et qui n'envieroit pas au contraire à la mort la condition d'une pauvre sœur converse, comme j'en ay vû mourir qui ne laissoient pour tout bien en ce monde que leur Chapellet et trois images et s'en alloient à J. C. avec confiance, ayant le cœur plein de foy et d'amour pour les promesses. Il me semble que les riches doivent profiter de semblables exemples, et vous estes si avant dans mon cœur, que vous estes toûjours

la

la premiere qui se présente à
mon esprit dans le desir que j'ay
que vous vous reveilliez tout à-
fait à quelques coups de tonnez-
re qui sont des voix de Dieu, —
qui parlent à ceux dont il a
préparé le cœur. En voilà de
grands tout de suite, la mort
de la Reine, la cheute du Roy,
le péril où a esté m. le Duc
de Bourgogne et la fin de
m. Colbert. Qui peut se
croire à couvert un moment
de la puissance de Dieu et
quelle folie d'oser l'irriter,
quand on est entre ses mains,
ou d'oser luy refuser ce qu'il
nous demande, quand il peut
nous reprendre tout ce qu'il
nous a donné et nôtre propre
vie sans nôtre consentement,
et sans qu'avec tout nôtre bien
nous puissions acheter une
heure de temps pour préparer
le compte que la mort nous

pressera d'aller luy rendre. N'at-
tendez point, M.r, hâtez-vous
de racheter vos péchés par la
miséricorde et l'aumône. Je
vous en fournirois, si vous le
voulez, des sujets fort dignes.
J'ay vû un martyr ces jours
passés qui n'a pas souffert les
supplices, mais qui a ouï pro-
noncer son Arrest en forme qui
le condamnoit à une mort très
cruelle, et qui répondit avec
un grand courage. Deo gratias.
C'est un Ecclesiastique d'An-
gleterre, l'Histoire en est édifi-
ante, mais je ne m'engage
pas à l'écrire ce soir. Il est
chargé d'une pauvre parente
qui a esté aussi sententiée en
Angleterre sous le prétexte
de cette fausse conspiration des
Catholiques, c'est pour elle qu'il
demanderoit quelque assistance,
parce qu'il ne sauroit continuer
de donner pour elle quarante écus

de

de pension qui est tout ce qu'il
gagne dans une cure de campagne
où il est vicaire, n'ayant rien
du tout pour s'entretenir. Il
s'agiroit de l'aider de quelque
chose pour fournir cette pension
ou de trouver à placer cette
pauvre fille qui veut bien se
reduire à servir. Il y a encore
une famille de qualité d'An-
gleterre que l'on recommande
Ils ont eu vingt cinq mille
livres de rente, et en se faisant
catholiques, ils ont tout perdu
et sont à l'aumône. M. d'angers
qui a reçu l'abjuration du Lord
il y a quelques années mande
qu'on ne peut faire une plus
grande charité que de les assi-
ster. Je vous expose tout cela,
M.lle, et j'expose à Dieu le
desir que j'ay que vous deveniez
riche en delivrant les autres
de la pauvreté.

Lettre 38.

Je vous envoye, M.lle, l'épitaphe que vous avez desirée que l'on fist. on l'a trouvée fort bien. Je l'ay fait voir à une personne qui s'y connoist très bien. . . . En conservant sur la pierre la memoire de M.rs vos parens, ne voulez-vous pas aussi, M.lle, tâcher de la graver dans vôtre cœur et dans vôtre vie. Quand sera-ce, M.lle, que vous direz: Et dixi; nunc cœpi. Car jusques là celuy qui est, ne compte pas ce qui n'est point, ni des souhaits steriles qui ne produisent jamais une véritable resolution. La meilleure marque d'une vraye resurrection est marquée dans l'Ecriture, quand le Prophete ressuscita un enfant en le mesurant sur luy et qu'il dit: Et calefacta est caro pueri. Car quand on voit

cette

cette chaleur dans les ames,
et que la charité s'y allume, c'est
la preuve que la vie s'y renou-
:velle. Il y a, m.lle, pour vous,
une occasion qui me semble,
qui devroit vous estre préci-
:euse, c'est au sujet de M. B.
qui véritablement n'a pas
de quoy subsister seul, comme
il est à présent à l'âge qu'il
a avec plusieurs incommodi-
:tés. M. vôtre pere avoit vou-
:lu ajôuter à ce qu'il luy laissoit
par son testament, et il perdit
la parole en commençant à
dicter ce qu'il vouloit que l'on
y mist en addition. Ne devez-
vous pas, m.lle, avoir l'ambi-
:tion d'executer cette derniere
volonté sans vous mettre en
peine si cela devroit apparteniz
à m.rs vos freres plus qu'à
vous, puis qu'en un sens vous
y estes plus obligée, n'ayant
point de famille pour qui vous

soyez obligée de conserver du bien
comme ceux qui ont des enfans
et que tout ce que vous en épar-
gnez, charge vôtre ame. Je
vous diray que c'est M. de
Sacy qui m'a engagée à vous
faire cette recommandation,
son nom y donnera plus de
poids que tout ce que je vous
pourrois dire, c'est ce qui fait
que je vous le nomme. Quand
vous luy donneriez deux cent
livres tous les ans vous ne
vous en apperceviez pas sur
vôtre revenu et vous le mettri-
ez un peu au large. Vous
auriez un saint prêtre qui
éleveroit sans cesse devant
Dieu ces prémices de vôtre
charité afin de vous en obtenir
une abondante moisson. J'au-
ray une grande joye si Dieu
vous met au cœur de ne pas
refuser cette occasion qu'il vous
offre

offre, et qu'il me semble qui est capable de vous obtenir une grande benediction. Je la demande à Dieu tous les jours pour vous, m.lle, et j'espere toujours que je ne mourray pas sans avoir la consolation de vous voir dans le chemin de la vie. Il ne reste plus gueres de jours, il se faut hâter d'y entrer et d'y marcher. Amen.

Lettre 39:

Ce 29. Decembre 1683.

Je me promets, m.lle, que je n'ay pas besoin de vous assurer que nous nous sommes souvenus de vous à cette grande feste. Quand on entend cette grande nouvelle qu'il nous est né un Sauveur, on pense aussitost à tous ceux de qui on desire le salut avec un sentiment de joye et d'esperance qu'on obti-

endra de la bonté ce qu'on luy demande il y a long temps. - mais aidez-nous, s'il vous plaist, car sans vous nous ne saurions rien faire pour vous. Voici une nouvelle année où nous allons entrer, qui est encore un effet de la pati=:ence de Dieu; n'en abusons pas, M.r, de peur qu'il n'arri=:ve bientost un jour, où l'ange jurera, comme dans l'apocalypse, qu'il n'y aura plus de temps. Le Jubilé qui va finir et com=:mencer l'année nous invite à la pénitence par l'esperance de l'indulgence. Je vous envoye, M.r, un tableau de l'une et de l'autre d'une terrible pénitence et neanmoins d'une très-grande indulgence, car c'en est une infinie de remet=:tre mille péchés qui ont merité l'enfer, comme estoient ceux

de

de Manasses pour une peine temporelle toûjours très-legere à proportion. J'envoye aussi une petite Sentence pour M.e le vôtre niéce, et je vous donne tout de nouveau mon coeur, en.e, quoiqu'il soit à vous depuis si long-temps, et qu'il n'y ait personne qui vous ait tant desiré et qui vous desire davantage d'heureuses années et une heureuse éternité.

Lettre 10.

Ce 21. Janvier 1684.

Pardonnez-moy, s'il vous plaist, M.e, de ce que je ne vous ay pas remerciée plûtost de l'honneur que vous nous avez fait d'estre des premieres à prendre part à nôtre affliction. Je puis dire que vous en avez sujet non seulement par la

sentiment de l'amitié, dont
vous nous honorez, M.e, mais
aussi parceque vous pouviez
regarder de loin comme un
secours que Dieu vous reservoit
peut être ... pour un temps, ou
quand vous auriez pris la
resolution de marcher dans
la voye de la vie, il vous auroit
fallu un guide pour y conduire
vos pas. Mais vous differez
trop, M.e, et pendant cela
toutes ces étoiles achevent
leur cours et la nuit deviendra
de plus en plus obscure. Si
Dieu augmente dans le ciel
le nombre de nos intercesseurs
en les rappellant de la terre,
je leur demanderay pour vous
M.e, qu'ils continuent de prier
pour vous, afin que vous rom-
piez vos liens avant que la
mort vienne terminer ce que
l'on ne peut se resoudre de
faire

faire. Nous l'avons fort devant les yeux ayant trois de nos Sœurs fort malades depuis peu, de sont fluxions sur la poitrine: n. en est une qui a reçu les Sacrements, elle entre dans son sept: L'autre n'est tombée que de cette nuit, et on parle déja de les lui donner demain. Il nous peut arriver la même chose: Bienheureux est le serviteur que son maître trouve toujours prest à quelque heure qu'il vienne.

A M.r Hermand.

Lettre 41.

Ce 4.e Juillet 1682.

Sur la dispersion de P. R. et de l'Eglise de Beauvais: qu'il faut opposer la penitence, la priere et les larmes.

Dieu verse donc à chacun, M. la mesure qu'il luy destine de ce breuvage d'affliction, dont tous les amis ont leur part; et la vôtre est abondante, puis- que vous ne trouverez pas même

ces petites consolations, que d'autres peuvent prendre et qui nous en donnent de grandes. Car il n'y en a point de si sensible que celle de revoir des amis, dans un temps sur tout où il semble que tout ait conspiré pour ne laisser pas pierre sur pierre de cet édifice de charité qui unissoit ensemble tant de personnes, qui s'estoient à Dieu. Mais leurs efforts n'empêcheront pas que nous ne nous approchions de cette pierre vivante, qui est l'angle qui nous lie, et le fondement qui nous porte, afin que nous ne soyons point ébranlés ni séparés dans ces agitations qui font même trembler la terre. Je ne sçay ce que cela signifie, mais on sçait aussi peu ce qui reussira de toutes les affaires présentes qui

Se

se brouillent de plus en plus. Il faut attendre la paix de Dieu seul, aussi bien que la grace, dont on auroit besoin pour se conduire et pour se soutenir s'il arrive que les choses aillent plus loin. Il n'y a rien à opposer à la colere de Dieu qui nous mena: ce que la pénitence et la priére. Je vous suplie, M. de prier Dieu qu'il me rende digne de faire l'un et l'autre, et qu'il ne soit pas dit que des filles du S.t Sacrem.t n'ont pas combattu pour l'Eglise leur mere, comme il est dit dans le dernier Bref: Filij matris meæ pugnaverunt contra me. Car l'un ne seroit guere moins criminel que l'autre, et l'on punit les deserteurs aussi bien que ceux qui passent du côté des ennemis. M. de B.

nous a entretenues de l'état où est vôtre Eglise autrefois si riche que les autres luy portoient envie et qui a si fort changé de face. On ne peut ~~qu'en~~ luy donner que de la compassion et des larmes; et en vérité elles sont un bon pain présentement; on voudroit s'en pouvoir nourrir sans cesse, mais il faut que Dieu nous le donne aussi, car nous n'avons rien de nous-mêmes. Tous les amis se soutiennent par leur foy et Dieu les conserve en santé, dont nous luy sommes bien obligées.

Lettre 42 au même.

Grandeur des maux qui affligent P. R. et l'Egl. de Beauvais. Impossibilité d'en prevoir la fin et le remede. Qu'il n'y a qu'a se taire et a souffrir, et ne rien attendre que de ~~Dieu~~.

Ce 5. Janvier 1685.

Je craindrois, Monsieur, que cette nouvelle ne nous fust pas heureuse, si je ne vous avois

suplié

Suplie très-humblem.t d'attirer
sur nous par vos prières les
graces de Dieu, dont nous
avons tant de besoin pour pas-
ser le torrent de cette vie tou-
jours exposées à des périls si
grands au dedans et au dehors,
qu'il ne faut pas un moindre
miracle pour s'y soutenir que
celui qui fit marcher S.t Pierre
sur les eaux et S.t Marc après
luy, dont il est aujourd'huy
la feste. Dieu le fait il y
a long-temps pour nous; -
mais si nôtre foy s'affoiblit,
il ne faut qu'un moment,
que il retirera sa main et nous
tomberons. Ainsi, M., puisque
vôtre foy est toujours ferme et
vigoureuse, confirmez et forti-
fiez vos freres, et de nôtre part
nous prierons Dieu aussi qu'il
vous conserve et vous augmente
encore cette abondance de grace

et de consolations qu'il a
accoûtumé de proportionner
à la mesure des afflictions
que l'on souffre pour luy. Cõe
les vôtres se sont si fort mul-
=tipliées, depuis que nous n'a-
=vons eu l'honneur de vous voir,
je ne doute pas que vôtre vertu
s'estant augmentée vous n'ay-
=ez de quoy faire part de ces
richesses spirituelles à ceux
qui en sont vrayment pauvres
comme moy. C'est pourquoy
je vous demande en mon
particulier ce que je vous ay
demandé pour toute la maison,
que vous me fassiez la cha-
rité de dire à J. C. que je n'ay point
de vin, quoique je sois obligée
d'en servir aux autres; afin
qu'il me donne une humilité
qui se puisse changer en une
charité sincere, parceq'il est
aisé quand on se méprise

soy

soy-même et que l'on voit bien
sa propre misere d'estre com-
:patissant aux miseres du
prochain et disposé à exercer
envers luy la misericorde que
l'on desire que Dieu exerce
envers nous. Je m'étends
beaucoup sur un même sujet,
mr. C'est qu'il n'y en a point
qui m'occupe davantage, et
que d'ailleurs nous n'avons
rien à dire sur tout ce qui se
passe. Dieu se tient dans le
silence, il est patient et son
Apôtre nous dit: Estote imi-
tatores Dei sicut filij carissimi.

Cette qualité est si glorieuse
qu'il faut tâcher de ne pas
dégenerer par une dissemblan-
:ce qui nous en rendroit indi-
:gnes. Il n'y a donc en ce tems
qu'à se taire et à souffrir, -
beaucoup de personnes sont
dans cet exercice, comme vous

le sçavez bien, M. C'est ce qui fait qu'on se soûtient les uns les autres ; Le merite de ceux qui souffrent avec plus de vertu attirant la grace de Dieu à ceux qui sont plus foibles. Personne ne peut encore prévoir quelle sera la fin de tout ceci et de quel côté viendra le secours. Mais nous n'en devons attendre que de Dieu. Je me promets fort, M., que ce sera vos prieres qui nous l'attireront et que vous me conserverez cette année la même part dans vôtre souvenir et dans vôtre amitié.

Lettre ~~43~~ au même

Ce 22. Janvier 1684.

Remerciement de sa sensibilité à la perte que fait P. R. dans la personne de Mr de Saci; comparaison heureuse qu'elle fait de ce grand homme; apres qui la soutient en tt

Je m'attendois bien, M. que vôtre cœur ne seroit pas si comblé de vos peines, qu'il n'y

tt cette occasion, côme dans toutes ses peines.

n'y eust encore de la place pour
contenir les nôtres, et que
l'affliction que Dieu vient de
nous envoyer ne vous touchât
presqu'autant que nous mes-
:mes, parceque si vous avez
moins de ces liaisons exteri-
:eures qui rendent ces sépara-
:tions sensibles, vous avez une
plus grande charité, et un
amour plus tendre pour l'Eglise
qui vous fait pleurer avec elle
de ce que tous les amis se reti-
:rent et que tous ses ennemis
triomphent. Mais je viens
de dire à Laudes dans le Ps.
91. Cum exorti fuerint pecca-
:tores, sicut fœnum. Justus
ut palma florebit, et sicut
Cedrus Libani multiplicabitur.
Quelle difference de l'herbe
et des Cedres! et qu'il faut de
patience pour voir croître un

Cedre dans toute sa hauteur
pendant qu'on voit pousser
et fleurir l'herbe de tous côtés.
~~Mais~~ c'est neanmoins ce que
Dieu nous a fait la grace de
M. de Sacy voir, ce grand arbre s'estoit
tellement élevé qu'il touchoit
déja le Ciel, et les personnes
qui en estoient les plus proches
prévoyoient ce qui est arrivé,
qu'on l'alloit perdre de vûe;
tant il estoit élevé au dessus
de la terre et séparé de toutes
les choses du monde! Pour nous
nous ne pouvions nous dire
une parole si dure et il nous
semblait que nous avions assez
à souffrir d'une si longue priva-
tion, sans nous ôter l'esperan-
ce de le revoir quelque jour,
quand Dieu aura rassemblé
les dispersions d'Israël. C'est
pourquoy ce coup nous a paru
encore plus terrible de ce qu'il

nous

nous a esté si surprenant et si
imprévu. J'admire la bonté
de Dieu qui nous donne la
force de nous en relever; il me
semblait que je devois y succom-
:ber, de la manière qu'il m'aca-
:bla d'abord. Qu'on est heureux
d'avoir de la foy et de l'espe-
:rance en de semblables occa-
:sions. On ne croiroit pas soy
même ce qu'on y trouve de grace
et de force quand on s'est
abandonné à Dieu. C'est, je
croy, ce qu'il y a à faire dans
toutes sortes de peines; plus
on les envisage, absentes, ou
présentes, elles nous affoiblis-
:sent; au lieu qu'en jettant
toutes ces inquiétudes dans le
:sein de Dieu, elles s'y adouci-
:ssent, et nous avons quelque
repos, laissant à Dieu de faire
tout ce qu'il faut, et voulant bien

souffrir tout ce qu'il veut, qui
est toujours le plus avanta=
=geux pour nous. Nous voyez
m. qu'en parlant de la sorte
je pense à vous aussi bien qu'à
nous, et que vôtre état est bon
de vous mettre dans une si=
grande dépendance de Dieu.
C'est de tous côtés qu'on ne=
voit que sujets de gemir pour
ceux qui aiment la paix et qui
ne peuvent la rencontrer dans
la terre. Je voy qu'elle est moins
chez vous que nulle part, et
que l'on y renouvelle toutes
les menaces, mais peut estre
que ce n'est que pour s'en
faire honneur. Dieu qui vous
a préservé jusqu'à présent, le
fera encore et je l'espere de sa
bonté; aussi bien que j'attends
de la vôtre, m. que vous n'oubli=
=rez pas devant luy la personne
qui vous sonore davantage, et
qui est le plus. N.

A une

A une Demoiselle qui pensoit depuis long temps a être Religieuse a Port-Royal.

LETTRE 44.

Le 6. May 1681.

J'ay reçu vôtre billet, ma fille, et j'ai reçu avec compassion toutes vos peines. Je ne laisse pas d'y voir de grands sujets de consolation pour vous, et je vous suplie d'y faire une grande attention. Car S.t Paul ne veut pas que nous nous affligions dans les sujets de tristesse qui nous arrivent, comme d'autres qui n'ont pas l'esperance, que nous avons. Vous devez trouver un motif d'augmenter même vôtre esperance de l'état où Dieu vous met. Vous voudriez estre plus heureuse, et c'est à quoy il travaille pour vous; mais il veut que le

soit un bonheur où il ne manque rien qui ne puisse finir. Vous croyez à l'Evangile, ce bonheur n'y est-il pas promis aux pauvres, aux doux, à ceux qui pleurent et qui souffrent? Vous este dans le chemin et vous ne pouvez manquer d'y arriver, pourvu que vous benissiez Dieu et que vous ne perdiez point la patience et la perseverance dans vos maux. Vous desirez que Dieu ne vous abandonne pas, vous voyant abandonnée des hommes; vous l'engagerez à avoir soin de vous autant que vous aurez de confiance en luy, et que vous luy demanderez avec plus d'ardeur les vrais biens qu'il vous promet, que ces soulagemens

dont

dont on a besoin pour la vie pré-
sente, dont il veut que nous nous
reposions dans inquiétude sur la
providence, quand nous cherchons
premierement son royaume
et sa justice. Souvenez-vous
que dans la voye de Dieu il
ne faut pas reculer. Vous avez
commencé de vous consacrer
à la pauvreté évangelique. Si
vous avez trouvé un état, où
vous eussiez pû jouir dans le
monde des commodités et des
richesses, c'auroit peut-être
été vôtre perte; la pente
naturelle avec l'occasion sont
une tentation forte. Dieu n'a
pas voulu vous y exposer, et
je regarde comme une grande
marque de son amour sur vôtre
ame de ce qu'il vous met dans
une heureuse nécessité de le
servir dans l'état de pauvreté

et d'humilité, où il vous avoit appellée ; regardez-le en cette manière et il vous deviendra bien moins pénible. Car déja pour tous les desagrements que vous avez de la part des personnes avec qui vous estes, à l'egard des paroles elles ne blessent que l'orgueil; et cõe c'est le plus grand des ennemis que nous avons à combattre, il faudroit regarder cela cõe un secours que Dieu vous envoye, et comme vous devant tenir lieu des epreuves et des humiliations de la Religion, afin que vous n'en ayez pas perdu cet avantage qui est un des plus grands. Je ne croirois nullement que vous dussiez quitter ces personnes pour ce sujet: Tâchez plutost, comme l'apôtre

l'Apôtre l'ordonne, de surmon-
:ter le mal par le bien et de trai-
:ter ces personnes avec tant de
douceur et de patience que vous
les forciez à vous aimer. Il
faut suivre l'ordre de Dieu
comme nôtre régle; vous voyez
qu'il vous oblige de passer à
peu, et ce vous est un bonheur,
car vôtre inclination iroit à
faire de la dépense si vous
aviez dequoy. Ainsi Dieu
applique un remède sur cette
playe en vous en ôtant la
facilité et comme il vous in-
struit par là, vous devez profi-
:ter de cette instruction en vous
appliquant à faire de vous-
même tous les retranchemens
que vous pourrez de tout ce qui
ne regarde point le véritable
nécessaire, qui est tout ce que

J. C. nous a promis dans cette vie, afin que vous l'engagiez par là à vous le donner. Nous y contribuerons autant que nous le pourrons. Mais souvenez-vous bien de n'appuyer vôtre confiance qu'en Dieu; car il est jaloux, et si nous regardons le secours des hôtes, il nous abandonne à l'aller chercher, afin de nous en laisser éprouver l'inutilité, et de nous obliger de revenir à luy qui est la source éternelle de nôtre beatitude, et de tous les biens qui nous y peuvent conduire. Je suis en luy entierement à vous, ma chere Sœur. Toutes nos Sœurs vous aiment et prient bien pour vous. Je vous dirois de bon cœur les paroles de S.te Cecile, dont on fait la feste, en

ce

les accommodant à vôtre état
présent. Vous vous reconnois-
:sons aujourd'huy véritablement
pour une de nos Sœurs, si l'a-
:mour de J. C. vous fait mé-
:priser les biens et les plaisirs
de la terre, et que vous embras-
:siez aussi volontairement que
necessairement la pauvreté
et l'humiliation qui l'accom-
:pagne, aimant la dépendance
de cette maniere d'obeissance
où vous estes en quelque sorte
assujettie et benissant conti-
:nuellement Dieu dans cet
état et qui peut vous rendre
une veritable Religieuse
devant Dieu, à quoy vous estes
obligée, puis qu'il vous y avoit
apellée, et qu'il ne veut pas
qu'on refuse son appel.

A la même D^lle
devant qu'elle fust rentrée à Port-Royal.

Lettre 44.

Il faut que ce soit Dieu, M. qui ait eu dessein de vous éprouver par mon silence; car pour moy j'en n'en ay eu aucun, et ca toûjours esté le peu de liberté qui a esté cause qu'en écrivant très-rarement et avec péril nous évitions de multiplier les ~~billets~~ billets, entorte que quand nous écrivions à vôtre compagne, nous supposions que vous y preniez part, et que cela suffisoit, ne s'agissant pas de vous conduire de si loin, mais seulement de vous donner de nos nouvelles, comme l'on sçait que l'amitié

est

est curieuse d'en sçavoir des-
prisonniers. Je ne laisse pas
de vous avouer qu'il y peut
avoir eu de la négligence
depuis quelques mois, par:
:ce que j'avois véritablement
intention de répondre à un
de vos billets, où j'avoie
aperçu que vous estiez en
peine de ce que je ne vous
disois mot; mais comme
je ne manque pas d'occupa:
:tion, j'ay une mauvaise habi:
:tude d'attendre presque
toûjours à écrire, lorsque je
sçay qu'il y a occasion, et
souvent il n'est plus tems,
parce qu'il se rencontre des
affaires qu'on est obligée de
préferer. Je pense même
qu'en une manière j'en ay
esté plus mortifiée que vous.
car j'ay eu de la confusion

toutes les fois qu'il m'en
est souvenu, de ne vous —
avoir pas même remercié
du présent que vous nous
fistes l'année passée, quoi-
que nous ayons reçu avec
bien de la reconnoissance
cette marque de vôtre affecti-
on, dont je vous rends de
très-humbles graces. En
voilà assez pour éclaircir
ce point, sur lequel j'avois
eu peine que vous ûssiez
donné à mon silence quel-
que interprétation contrai-
re à mon intention. Car
certainement je n'y ay eu
aucun dessein. Quant au
billet que j'écrivis dernière-
ment si à la hâte de peur
de perdre l'occasion de vous
faire part à toutes d'une
bonne nouvelle que Dieu
vous

vous adressoit, ne douter pas,
ma chere Sœur, que vous
n'ayez esté comprise dans
le nombre de celles qui sont
invitées aux nôces, si Dieu
vous a preparée interieure-
-ment à y vouloir bien choi-
-sir la derniere place. Car
les humbles y sont toûjours
admises; mais il faut que
cette humilité soit intéri-
-eure et sincére, et vous
en avez plus de besoin —
qu'une autre pour supléer
à ce qui vous manque du
reste pour les exercices de
la Religion. Car vous sçavez
les Constitutions, selon lès
quelles il faut trouver une
double vertu dans les filles
qui sont infirmes, afin que
les dispenses que l'on est
contraint d'accorder en plus-

:eurs rencontres à la foiblesse
de leurs corps, ne diminuent
rien en elles de la ferveur
de l'esprit et de la morti:
:fication intérieure, à quoy elles
sont plus obligées, quand
elles se trouvent reduites
à n'avoir que cela pour
acquitter leurs dettes envers
Dieu. Il semble que ce soit
vôtre sentiment, ma chere
sœur, puisque vous témoi:
:gnez que vous ne cherchez
la Religion que pour y
faire pénitence, mais, où
vous remarquez fort bien
que nous devons toûjours
craindre de ne nous pas
assez connoître nous mêmes
Ne vous ennuyez pas du
temps que Dieu vous donne
encore à vous éprouver, et
prier

prier plus que jamais qu'il
vous mette dans le cœur la
lumière pour discerner la
grandeur des obligations de
la vocation que vous voulez
embrasser et l'amour qui
doit animer cette connois=
=sance, afin qu'elle puisse
rapporter du fruit. Au lieu
que bien souvent elle de=
=meure stérile quand on a
bien sçu ce que demande la
vertu Religieuse, mais que
l'on a regardé ces obligations
comme une charge que l'on
est obligé de porter, mais
que l'on seroit bien aise qui
fust moins pésante et qui
porte peu à peu à s'en
ennuyer et à tendre au rela=
=chement, au lieu que la cha=
=rité ne sent point le travail
ou que si elle le sent, son

ardeur le consume, et l'en
sert pour s'approcher davan-
:tage de J. C. en s'unissant
à sa croix qui est le lieu où
nous le trouvons toujours,
quand nous ne cherchons -
que luy. Je ne croy pas
inutile de vous parler de la
sorte, vôtre dessein est si
important qu'il merite d'y
penser avec application
avant que de l'entrepren-
:dre, et c'est Dieu même
qui vous en avertit en
vous donnant le temps -
par les retardemens qu'il
permet qui arrivent. On
espere neanmoins que l'on
pensera à nôtre retablissem.
dans le commencement du
caresme. Il faut tout remet-
:tre entre les mains de Dieu
Je suis toute à vous, m. R. Ch. s.

fin.

17 ~~Copie d'une~~ lettre de la R. Mere angelique de S.t Jean
~~arnauld abbesse de port royal des champs~~

a Madame de Luines en 9.bre 1679
sur les ~~[illegible]~~ places de ce monde et leurs dangers a l'occasion de la disgrace de M.r de Pompone

Une personne morte au monde ne devroit pas, Mad.e attendre l'honneur que vous luy faites, de la consoler sur une disgrace du monde; c'est ce qui me rend plus obligée, Mad.e a votre extreme bonté, qui fait au dela du precepte de pleurer avec ceux qui pleurent; car vous compatissez même a ceux qui ne pleurent pas, puisqu'en effet de telles pertes ne meritent pas les larmes de ceux qui sçavent qu'il n'en faut répandre que pour pleurer ses pechés, ou les dangers de ceux qu'ils aiment, quand ils sont exposés par leur grande fortune a perdre le ciel pour la terre, ~~ce qui n'arrive que [illegible]~~ j'ay été dans cette inquietude pour mon frere, depuis que je l'ay veu en une place, ou les ruines sont si frequentes. Il n'est pas encore sauvé, mais cecy est pour luy une marque de salut, et ainsi c'est pour moy un commencement d'esperance qui me console. Je ne prendrois pas la liberté, Mad.e de vous parler de la sorte, si je ne sçavois que vous desirez d'apprendre le langage du royaume de Dieu, et qu'ainsi vous estes bien aise qu'on ne vous en parle pas un autre, et que toutes choses vous aident a vous détromper de l'illusion du monde: on apprend a le connoître par les evenemens, et en même temps a le mépriser. La plus grande reconnoissance que je pourois vous témoigner, pour vos bontés, que je ressens si fort, seroit de vous obtenir de Dieu le mépris du monde, je souhaitte d'en être digne, et de vous persuader, Mad.e que personne ne vous honore davantage ~~que~~ et n'est plus que moy, Mad.e votre tres h.ce tres obeiss.t

~~1679~~ Lettre de Mr. Mr. Angelique de St. Jean,
~~[illegible]~~
a Monsieur le Maistre Docteur. 1679.

~~[illegible]~~
sur les fruits des disgraces de ce monde pour le salut, a l'occasion de la disgrace de Mr. de Compone.

On est trop heureux, Monsieur, d'avoir été nourri des paroles de la foy et de pouvoir entendre son langage, qui passeroit pour barbare a la plupart du monde a qui il est inconnu; et cependant par la misericorde de Dieu, ces verités ont été de telle sorte entées de bonne heure dans mon coeur, qu'elles y deviennent comme naturelles, et qu'il ne m'a fallu faire nulle violence a mes sens, pour me persuader que la disgrace de mon frere étoit une grace, n'aiant jamais regardé la faveur du monde pour luy, que comme un peril, qui exposoit tout a fait son salut, et qui m'en faisoit presque perdre l'esperance. ainsi quand cette faveur cesse, je me trouve comme ces arbres dont les fleurs tombent, et ou on commence a voir les fruits qui se noüent, qui veritablement n'ont pas tant de beautés qu'auparavant, mais qui donnent beaucoup plus de joye, parcequ'on y voit quasi des assurances d'une bonne année. J'en suis de même pour mon frere; l'état d'affliction ou il est m'est sensible, parcequ'il en souffre: mais cette sorte de tristesse est le sujet d'une tres grande consolation par l'esperance que Dieu en fera naître des

fruits de salut, par le secours de vos prieres que je vous demande tres humblement. Car depuis que les fleurs sont tombées il se passe bien du temps, et il reste encore bien des choses a craindre avant qu'on recüeille le fruit dans la parfaite maturité, et c'est ce qui m'occupe presentement mais on peut se promettre de cette experience de la misericorde de Dieu, que puisqu'il a commencé cet ouvrage, il l'achevera, et que les prieres des vivans et des morts luy obtiendront un parfait mépris du monde, que cette épreuve luy doit si fort faire connoître! Ce que vous mandez, Monsieur, qu'on vous a dit de mon frere nous a toujours paru veritable, qu'il conservoit dans le coeur des sentimens de pieté, mais combien cela auroit il duré, et quel bonheur que Dieu ait bientôt écouté ses prieres avant qu'il eut perdu la voix, comme font les personnes qui se noyent, et qui apres avoir bien appellé du secours ne peuvent plus crier a la fin. Joignons nous a luy presentement, Monsieur, et que vos prieres soutiennent devant Dieu celles que nous luy faisons, afin d'obtenir pour toute cette famille la grace de ne chercher plus d'honneur ni de gloire qu'en la croix de Jesus Christ

Lettre de la Mere Angelique de S.t Jean
Reflexions excellentes sur la vertu qui a l'amour de Jesus-christ pour unir les chrétiens entre eux, et sur l'etendüe et les qualités de la confiance que nous devons avoir en cet amour.

J'ai toute sorte de remerciemens a vous faire, ma chere soeur, aiant receu tout a la fois et vos presents, et les assurances de vôtre fermeté, de vôtre amitié et de vôtre perseverance dans vôtre sainte vocation; ce que vous ne doutés pas qui fait la plus sensible joïe dont je sois capable en l'etat ou Dieu nous met depuis tant de tems. Je pourois l'appeler une vraie separation, mais je craindrois que la foi ne contredit ce sentiment naturel, puisque selon ses lumieres nous devons nous croire plus proches et plus unies que nous ne fumes jamais; tout ce qui sert a augmenter la charité nous liant avec les personnes que nous aimons en lui. Aussi le Prophete Roi assure-t'il dans un Psaume que Dieu même rassemble dans une même demeure ceux qui sont unis dans le même esprit. Cet esprit est un esprit de charité, de grace et de priere qui a été le soutien de nôtre infirmité dans nos souffrances: et cette demeure, c'est Jesus-christ même et son sein plein d'amour et de misericorde, ou il nous a fait reposer au milieu du trouble et de l'agitation exterieure. Jesus-Christ nous a marqué cette demeure fixe, quand il nous a dit en la personne des Apôtres: demeurés en mon amour. C'est la ou nous devons faire veu de

stabilité, et ne le violer jamais par aucune inquiétude qui nous fasse sortir de la confiance que nous sômes obligées d'avoir en l'amour etternel de nôtre bon Pasteur pour ses brebis. Il a promis que soit qu'elles entrent, soit qu'elles sortent, il les nourriva par tout, et que dans quelque chemin qu'elles marchent, il ira toujours devant elles, afin qu'elles n'aient qu'a le suivre. C'est ce qu'il faut que nous fassions sans nous mettre en peine ou il nous meine, ou plustôt par quelle voïe il nous meine. Car du reste il nous a appris qu'il conduit ses brebis aux fontaines des eaux de la vie etternelle. Mais avant que d'y arriver il faut traverser un desert ou souvent l'on ne trouve que des eaux ameres, qui neanmoins peuvent être adoucies par le bois sacré de la Croix de Jesus-Christ, quand nous avons soin d'unir a elles toutes nos souffrances, et de nous proposer pour modele celui que son amour y a attaché, afin que la nôtre ne cherche point inutilement a se reposer ailleurs en cette vie qui est trop exposée a la tentation pour se pouvoir reposer en asseurance a une autre ombre qu'a celle de J.C. crucifié. L'on peut bien souhaiter les moïens qu'on se persuade qui nous seroient utiles pour nous attacher davantage a lui; mais il faut que ce soit sans abbatement et sans inquietude.

Ce

Ce seroit sortir de la confiance qu'il nous oblige d'avoir en son amour, que de nous persuader que nous utions plus de charité pour nôtre ame, qu'il en a pour elle, aprés qu'il l'a racheté de sa propre vie et de son sang. N'y auroit-il pas de l'infidelité a douter ensuite d'une telle preuve de sa charité, qu'il ne voulut conserver avec soin ce qui lui a tant couté? Et le voulant, qui en scait mieux que lui les moiens? Et de quoi devons nous nous troubler, pourvû que nous le suivions toujours cõme notre Pasteur? C'est

C'est tout ce que vous avés a faire. Mais ne vous ennuiés point, Ma chere Soeur, travaillés fide-lement a vôtre avancement, qui consiste a vous renoncer de plus en plus vous même pour suivre Jesus-Christ. Ne pensés qu'a lui, n'aimés que lui, n'esperés qu'en lui. Vous suivrés par la l'exemple des saintes Vierges qui se consacroient autrefois a Dieu dans le même état ou vous êtes, sans sortir de chés leurs Parents; car la saintetè de vôtre vocation ne consiste pas a changer d'habit et de Mai-son, mais a changer d'amour et de pretention, renonçant a tout ce qui est du Siecle, pour ne soupirer plus qu'apres les biens du Ciel, ou, si

nous sômes ressuscitées avec J.C, nôtre coeur doit l'avoir suivi, et par consequent tous nos desirs. hâtons nous d'aller nous y joindre; car cette ambition, quoiqu'elle soit bien plus grande que celle que vous avés d'être la derniere dans ce Monastere, est bien plus aisée a obtenir de la bonté de Dieu qui vous l'offre, sans que les hommes s'y puissent opposer. Je suis a vous de tout mon coeur.

BIBLIOTHEQUE DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCE

LETT

D E L

M-ANG

BIBL.
DE
L'UNIVERSITÉ
MS.
126?